



NINA
Bourraoui

**LE BAL
DES MURÈNES**



Nina Bouraoui

Le bal des murènes

roman

Fayard



J'entends frapper. Le bruit prend le jour ou la nuit, il mobilise ma tête, immobilise l'entrain, il réveille, coupe l'appétit, intrigue. J'entends frapper au sous-sol, le son est brutal et régulier, il bondit dans ma vie, déguisé. Une baguette de bois contre les tuyaux de la chaudière, la tête d'une hache sur un tronc, des coups de pelle, une barre de fer sur un pylône, des couteaux frottés percent le silence. Il se travestit avec les matériaux puis s'empare du matériau. Il est l'épée et le pistolet, la lame et la lanière, l'anneau métallique et le cœur de bois. Il disparaît et retentit. Je le situe sous mon lit, trois étages plus bas, tantôt dans la cave, tantôt au fond du jardin. Il est sourd ou aigu, il crisse ou tambourine, il est net ou brouillé, il est sous les dents d'une scie, il crache dans une bassine en plomb, il devient humain. Une plainte, des pleurs, un gémissement : c'est moi qui appelle.

Il se fait attendre. Il prend ses aises, il a ses marques, ses repères, ses habitudes. Il fait partie de la famille.

Les pêcheurs sifflent les murènes un doigt dans l'eau pour les attirer. Elles sortent des rochers, des caches et des digues immergées, elles remontent vers la surface par petites ondulations et encerclent les bâtonnets de chair. C'est la danse du désir et de la mort au son du souffle rond des hommes.

Je frappe dans mes mains, je siffle, la maison est habitée. L'un de nous doit se retirer.

Je suis seul à l'entendre. Il m'empêche de manger, de respirer, de marcher, de dormir en paix, il est taquin, tenace, dirigé vers moi et contre moi. Je parle de lui, je le décris, je l'explique, on ne me croit pas. C'est une présence agaçante, un hôte imposé. Un enfant murmure aux oreilles du tueur, une petite voix commande et indique la cible à abattre. C'est une suggestion, une idée, un signe, je dois agir, me révolter. J'ai peur. Je m'écarte des ustensiles tranchants, du fusil de chasse, des revolvers de collection. Je l'entends à l'extérieur de la maison, entre les voitures, au parc, au collège, il dépasse les bruits de la rue, se surpasse et vient à moi. Je le transporte, le nourris et l'incarne. Je le fais exister. Il est le bruit des haines et des vengeances, l'éclat de mes colères, le complot des serpents à sonnette : un sac de nœuds à mes pieds. C'est le cri de la violence, une massue contre une tige de glace. Ce sont les chaînes et les fers que font claquer les prisonniers avant l'oubli de soi, c'est le choc d'une gifle, d'un pinçon, d'un coup de bâton sur le visage, sur les traits et la peau.

Ce bruit est ma vie, pire qu'une ombre ou un cauchemar, c'est mon compagnon d'existence, mon cavalier, mon marchepied vers la mort. Il est devenu ma réalité, le fourreau où je me terre.

Derrière les murs de ma chambre, dans le jardin, sous les frondaisons, on enterre ou on déterre un corps, un piolet heurte les pierres, on creuse, on remplit un seau, on racle au râteau, on creuse encore et encore, de nuit et de pleine lune, pour cacher ou retrouver.

Le bruit frappe contre mes tempes. J'entends. J'entends malgré mes doigts, mon traversin, mon édredon. La terre s'ouvre, un animal se plaint, une femme prie à tue-tête, les guéridons se mettent à tourner, les images traversent mes paupières closes, portées par le son. Un démon brûle et saccage mon ouïe, il pénètre à l'intérieur. Il devient le silence même, mon silence tel que je le perçois, une fracture avec la réalité sonore.

Tout bout en moi, éclate, explose, s'abîme et souffre. J'entends le bruit la tête sous l'eau, dans une campagne vide, une ville endormie, je l'entends entre les branches des arbres immobiles, sur des lèvres fermées, chez le muet, chez l'aphone, sur la mer étale. Je l'entends quand il n'y a plus rien à entendre, après les vagues, après l'averse, après la tempête, après les mots.

J'ai la dernière chambre de la maison, un trou sous les combles où s'agite l'enfant-rat, dit la mère, un mirador à deux fenêtres et une salle d'eau qui me donne des droits sur les allées et venues, l'activité des demeures et des rues voisines. Coincé sous un toit d'ardoises, je reconnais les petits sauts des pigeons, le fouet de l'averse, les coups de bec et de serres, le ballet des feuilles libres, le chahut des souris. D'ici, je domine le jardin, les haies stylées au sécateur, le plant de capucines, la tombe du dernier chien, le cagibi à outils dévoré par des cordelettes de lierre, le tas d'herbes mauvaises et brûlées : le repère des vers annelés, aveugles et paresseux que je crois sentir la nuit sur mes cuisses. C'est la mort avant l'heure, la punition des insomniaques. Les cabanes, les jeux de balle et de cricket sont interdits, les roses ne se cueillent pas, les framboises se ramassent à terre, les cerises sont en pot, les pommes en compote, la pelouse ne tolère pas les chaussures à crampons ou à talons pointus, elle est tondu de près, ornée d'un tour de graviers achetés au bord de la mer qui bouchent les trous des semelles sculptées : on s'essuie les pieds ; on examine et restitue le caillou extrait malgré soi.

L'humidité gagne les murs de ma chambre, mouille mes draps, pique de points verts la laine et les cotons. Le jardin crache au petit matin, je suis dans la bave de la limace, je suis dans son ventre, je pétris sa peau retournée, sa flore, ses glaires : je navigue sur l'envers de ma sorcière. J'ai la plus petite chambre de la maison, un mouchoir de poche plié en deux où s'entassent les jouets, le linge, les habits, mon corps pâle comme un os de seiche laissé en rade sur la plage.

Je collectionne les factures, les billets et les papiers caducs signés du nom de ma mère, les pièces jaunes trouvées dans ses poches, ses vieilles breloques, ses bouteilles de parfum vides, son livre de prières. Chaque relique est précieuse, devient image pieuse, j'y écrase ma bouche ouverte. J'imagine son cou, sa poitrine, son visage, je caresse le verre, le fer, le carton soudain aussi doux que sa chair défendue. Je glisse dans mon lit les écorces de sa vie, les couches à flanc de corps. Les objets défilent en rangs sages, tels des écoliers en visite médicale. Une colonie d'amourettes danse sur mon torse, des liens de fer et de papier se créent, je réinvente la tendresse, la confine dans la chose volée, recueillie, minuscule mais aussi puissante qu'une grenade.

Je reste dans le fouillis, incapable de choisir mon trophée. J'assène des diagnostics rapides – à coller, à recoudre, à cirer – puis je désigne l'élus qui passera la nuit à mes côtés. C'est un baptême, un sacre, un mariage. Là, sur mon cœur, coulée dans l'objet, muette, immobile et soumise, je la possède enfin.

Malade et alité, j'ai construit une demeure à l'intérieur de la demeure, une corbeille d'ange dans le dos du Diable, un tombeau ouvert où on peut prier à sa guise. J'aimerais des couronnes et des brins fins, des gerbes et des bouquets, des vases et des Christs couchés sur mon ventre, des chapelets pendus à la tête du lit, des Madones en larmes aux mains jointes, qui prieraient pour moi, mais aucun fidèle ne vient fleurir ma couche, seuls les spécialistes se concentrent sur mon cas. Ils écoutent les râles, consultent leur montre, ils mesurent le

souffle, palpent la gorge, ils surveillent et commentent le pouls, ils examinent la langue, le fond des yeux puis descendent au petit salon rouge.

J'étouffe. Un liquide bouche mes alvéoles. Une résine grasse goutte sur des ouïes de soie fine. L'hiver, privé de jardin, je me souviens de l'odeur par la couleur. Les marron sont moisissés, les verts sont acides, les blancs sont neutres, parfois salés, un fagot de terreau et de sève, d'escargots et de feuilles mortes, de fleurs et d'herbes gelées roule jusque dans ma chambre, fort comme du camphre qu'on mélangerait au suint. Je surveille de ma fenêtre les allées gantées, la pelouse en capeline d'hermine, les cimes en feutre blanc. Aimanté au carreau, je dessine sur une plaque de buée des lutins qui me faussent vite compagnie, rétrécissant leur champ de vie pour devenir invisibles.

Ma chambre est au troisième étage, au point d'agonie de l'escalier, le boyau, la travée du foyer. Près du ciel, au calme et aux images, ma position est en retrait. Je vois mais je n'admets pas. Je me protège. J'ai choisi la chambre la plus éloignée de la cave, le sous-sol meurtrier. Réquisitionnée pendant la guerre, la maison avait sa salle de torture. Creusée entre la buanderie et la cuisine, on peut voir du jardin une petite fenêtre en demi-lune à barreaux très épais : sa meurtrière. La rumeur court sur l'ancre d'origine, là où couche le vin et s'entasse le charbon de bois brillant comme un magot de pépites, des poignets furent ligotés, des dos ouverts, plèvre mise à nu, des ongles arrachés, pince à épiler, des crânes brûlés, trous de cigarette, des peaux découpées, lambeaux et rubans de velours.

Pourriture d'interrogatoires, ramassis de cris et de coups, ordure de chaînes, de menottes, de boulets, puanteur de menaces et d'exécutions, la base de la maison est malsaine, encombrée d'un marécage historique dont les racines contaminent les plâtres, les pierres, les bois, les habitants de la demeure. Le passé frappe. La cruauté se transmet. Le souvenir transforme la tuerie de jadis, son bain de sang, en petits filets acides et sadiques.

Les ordres des officiers disparus remontent de la cave, la bile inonde le salon, traverse les murs, enfonce les portes et influence l'indigne : elle crie, elle frappe, elle humilie. Elle devient la tortionnaire, le soldat en manteau de cuir et bottes hautes, la faiseuse de mort. Je suis sa cible préférée, son prisonnier. Jeté dans la cave, je suis son captif, aveuglé par le culot lumineux qui pend à l'extrémité du câble d'époque. Le temps se répète, la volonté de nuire est entretenue, pas de croix ni de stèle, de la poussière de charbon, une brouette, une tondeuse, des bouteilles, une alcôve, sous la sciure de bois, à trois pieds peut-être, des cartouches, des lames, des ossements.

Je suis son détenu, je suis la chair de sa chair, je suis sa première douleur, l'amertume sur ses lèvres pincées, son dauphin maudit.

Sous les chambres, les prisonniers se disputent un os, les rats participent à la lutte, la guerre est déclarée. Les soldats au repos font les cent pas, rayent le parquet à coups de talon ferré. Ils n'ont plus de voix. Ils s'ennuient. La rampe de l'escalier tremble, l'un d'eux inspecte les étages, armé d'un rasoir. Le cauchemar instruit les enfants ignares. Je l'apprends par cœur, c'est ma leçon d'histoire.

La mort est dans la maison, je la sens, elle est douce et grasse, elle embaume et pue, elle brûle et refroidit, elle se cache derrière les portes, sous les oreillers, les lits, les fauteuils, au fond des vases et des culs de bouteille, sur le dos de ma main tendue vers les couteaux. Une

odeur rance remonte de la cave, l'histoire s'accroche à moi, misérable sangsue qui exige le pardon pour la paix de son âme : criminelle !

L'histoire me surveille de son œil de cyclope, immense, terrifiant. Je suis sous haute surveillance. Un monstre fait sa loi.

Les soldats tranchaient le sexe des prisonniers réfractaires, ils croyaient ainsi les déposséder de leur orgueil. Les membres étaient nichés dans la bouche des mutilés. On attendait un miracle de la nature.

Je suis ce rejeton de la haine, l'écharde du combat des épées de bois.

Mon sommeil est difficile, une ligne en pointillé, interrompu par un trafic de râles, de hoquets, de toux à quintes multiples. Je dors assis par crainte d'étouffer pour de bon, d'avaler ma langue puis de dégorger tel un poisson trop salé sur le rebord de l'évier. Je lève les bras au ciel, je tape ma poitrine, je pince mon dos, je ventile ma respiration : un seau d'aiguilles qu'on agiterait pour nuire au silence de la demeure. Quand la pendule de l'étage immobilise ses poids et sonne le premier quart avant minuit, les arbres frappent aux volets, les bois craquent, le vent chahute, un poste de radio se met en marche. La nature s'empare de la maison. Le toit provoque la foudre, il agite son antenne et ses piquets de fer, déchaîné comme un garçon qui exhibe aux passants ses charmes marchands. La maison noire est sous la cape d'un vampire, l'Aga brûle les restes du chien, un diable frappe à ma porte, je disparais sous le matelas, coiffé de l'alèse. La chambre rapproche ses murs, rétrécit ses angles, l'armoire à linge me prive des dernières bulles d'oxygène, je suis au point limite de l'apnée, quand les tempes vibrent pour alerter le plongeur saoul qui tend les bras vers le fond sous un bourrelet de sable. Je l'appelle. Un fanatique en manque de Dieu s'égosille. Elle ne vient jamais.

Toutes mes nuits se ressemblent. Ceinturé d'un tour de drap, de couvertures et d'édredons, les mains sur les cuisses, les amarres solides de l'insomniaque à la dérive, la nuque tenue par trois oreillers, j'accueille puis combats une assaillante : l'image de ma propre mort.

Je la rejette et la quémante, je la condamne et je l'enfante, je la provoque et m'en effraie, je la chasse et la reprends comme un devoir imposé, une liste phonétique, une série de nombres premiers.

Je deviens l'auteur de ma disparition, l'effrayant et l'effrayé, la jubilation et la plainte. Je plante la scène, je pose les conditions, je choisis les objets, compresses, aiguilles à calibres multiples, casserole d'eau bouillante, j'invite mes camarades de classe, mes voisins, la famille, j'ajoute un prêtre, les employés des pompes funèbres, je sens déjà l'odeur, l'alcool à quatre-vingt-dix degrés, l'eau de Cologne, le savon, je force sur le détail, j'accessoirise la chose, et l'idée de la mort soudain affaiblie et contrôlée devient mon instrument : le sujet du Roi. Mon corps est allongé, bien à plat, une masse sous hypnose dont les membres sont cloués par le poids du sommeil, les mains sont sur les côtes, à un doigt du cœur, les paupières sont déroulées, des jalousies en peau et en veines baissées à vie, je suis coiffé la raie sur le côté gauche, je suis maquillé, parfumé, mais les chairs n'empestent pas, elles sont encore chaudes et attirantes. Je porte une cravate, un pantalon, un veston noirs sur une chemise blanche et une bague impossible à retirer, prisonnière du sang figé. Elle me déclare alors marié à Dieu et se met à prier. Les miroirs sont couverts pour ne pas surprendre la peine sur les visages, ou l'absence de peine.

Je mourrai jeune. Je me vois partir à mi-chemin de ma construction, je déserte mon destin, j'abandonne l'outil, un ouvrier déçu lègue son travail à la terre puis à l'oubli. Je laisserai tout en plan avant la maturation, l'apogée du corps humain. Je quitterai ma peau, ses sécrétions, son odeur forte, sa pellicule de poils drus ou parsemés. Ma ligne de vie est si petite, une moitié d'aiguille de pin dans ma paume tendue, une miette oblongue dans ma paume fermée ; elle est courte ou raccourcie par la haine, la coquille, l'orbite du mauvais œil. Je ne me vois pas vieillir.

C'est flagrant, elle ne m'aime pas. Elle embrasse les cheveux, le col des chemises, le revers de la robe de chambre, l'habit mais jamais la peau. Elle occulte les joues, le front, le cou, les mains. Ses lèvres feignent, elles s'approchent puis évitent la zone interdite, deux acrobates en l'air, pour un numéro de haute voltige, lâchent les trapèzes et s'écrasent sur la laine, le coton, la rayonne, les filets de sécurité qui nous protègent l'un de l'autre. Je suis la terre, suspendue à la dernière couche d'air, elle retient sa chute : l'éclat d'un vrai baiser. Ma nudité la répugne, je devrais couvrir mon visage d'une cagoule, mon corps d'une combinaison intégrale pour lui faciliter la tâche ; elle pourrait alors mordiller les masques, bécoter l'acrylique, lécher le caoutchouc et accomplir son devoir de tendresse : la liberté et les barreaux d'une mère.

Ses baisers ratés finissent par un bruit idiot qu'elle fait aussi pour appeler son chien de la cuisine au jardin, de la chambre au salon. J'ai retrouvé ce son mouillé en pinçant entre mes lèvres un pétale de rose, c'est un bruit aigu, autoritaire et froissé qui vide le baiser de sa douceur. C'est un bruit de ferme, il rassemble les poules, les oies, les paons et les coqs à la tombée de la nuit. C'est un signe animal destiné à l'animal, une marque de supériorité de l'homme sur la bête.

Ces baisers-là sont des gifles et des coups de poing, des blâmes, minables, humiliants, détournés de leur but, ils souillent mon besoin naturel de douceur, le rabaissent à un simple frôlement avorté qui s'achève loin de la peau, à l'écart de toute attitude normale, maternelle. Ils punissent mes sentiments et aggravent ma frustration : je rêve de fourrer ma langue dans sa gorge et d'arracher le ressort qui donne à peine et ramène à lui ce brin d'attention qu'elle dirige vers moi puis détourne.

Notre guerre commence dès le réveil. Elle remue mes épaules, tapote les joues, mon teint quitte sa pâleur de nuit, je sens contre ma peau son alliance, ses doigts osseux armés d'ongles humides d'acétone. Je tends les bras, je plisse la bouche, je lève la tête, elle dit : « Tu es contagieux. » Tous mes vœux se nouent, l'enserrent, la capturent, je m'agenouille et j'implore, je me concentre et mobilise mes forces pour qu'elle attrape ma maladie, la fraction viciée de mon corps. Un sujet s'est ajouté à moi, j'abrite une petite poupée russe, sévère et capricieuse, ma maladie est une invitée, elle circule et dévaste, s'endort puis se réveille.

Je veux la voir atteinte, le noyau pourri passerait de mes tissus aux siens tels un don logeable dans deux fruits différents, un caméléon. Chacun soulagerait l'autre en portant le mal à tour de rôle, nous serions jumeaux puis cadavres siamois.

Nous ne partageons rien, pas de rêves, pas de fous rires, pas d'envies, pas de projets communs. Les plaisirs sont inconvenants, trop rares, et s'associent selon elle aux mots « obscène » et « inutile ». Nos corps se rejettent, la greffe ne prend pas, deux étrangers se battent contre l'union, sa main dans la mienne porte un gant, nos occupations sont différentes, nos sommeils sont lointains, deux étages séparent nos couches.

J'aimerais tant partager mes crèmes apaisantes et mes sirops gras, mes onguents, mes capsules de poudre, mes potions granuleuses, mes cachets bruts ou vernis qui dès l'aube colonisent le corps à jeun. Je lui prêterais ma bassine et mon bavoir, mes munitions de suppositoires et d'anti-vomitif, mes bombes de Ventoline, mon masque stérilisé, mes oreillers à gouttière, ma machine à vapeur.

Je veux l'enduire de baume, masser ses épaules, soulager ses côtes déformées par les crises, prêtes à percer ou à rompre, je veux faire des concours de teint terreux, de fièvre et de kilos perdus, je veux la regarder remplir mon pot et mon crachoir, accroupie, animale.

Je veux qu'elle souffre avec moi pour honorer la filiation, notre lien ne veut rien dire, il n'est ni amour ni tendresse, il est l'accident et le hasard. Elle ne m'a pas choisi, un aimant se refuse à l'autre, l'attraction est détournée vers un nouveau pôle : la nature changée en monstre. La mère hait son enfant, le monde s'écroule, le soleil éventre la terre.

J'aimerais la voir nue et humiliée sur la table de l'examen médical, la serviette trop courte laisserait ses jambes en contact avec le métal, elle aurait froid mais n'oserait se plaindre, étendue sur le modèle ouvert de son futur cercueil, en perte d'humanité et d'élégance, obligée de serrer ses bras le long du corps pour ne pas tomber, elle connaîtrait la position du mort qui crie la nullité de l'être, son degré zéro d'éternité. Dépendante de la maladie et du symptôme, elle ne serait plus rien. Nous serions les mêmes, deux colis défaits, rangés dans les tiroirs de la morgue, en attente.

Je veux la voir traquée, prise par quatre mains expertes et fouineuses, ballottée tel un paquet de viande qu'on ficelle, pèse, tranche et pelote, sa piqûre sera douloureuse, l'intraveineuse spectaculaire, l'hématome ne se résorbera pas, l'oxygène la fera vomir. Escarres, courbatures, fatigue, sécheresse de la bouche et de la peau complèteront son calvaire subtil : ma croix de bois.

Elle aura conscience de son corps exposé à l'étranger, elle regardera ses membres, ses seins, son sexe, ses poils livrés aux communs, elle sera arrachée de son monde faux où les chiens ont le dernier mot. Je veux sentir sa peur de la mort, la renifler, y fourrer mon museau comme dans un mouchoir mouillé d'essence. Le corps effrayé rompt sa lenteur, affole ses organes, le foie décharge du sucre, le poulpe en danger lâche un jet d'encre, la tension augmente, les intestins durcissent, les vaisseaux se contractent, le cœur accélère, la peur devient odorante. Elle sent, elle pue, c'est une défense, une mobilisation, une adaptation, c'est aussi un appel au meurtre : l'animal attaque, il saute à la gorge, il griffe, il lacère, il dévore, excité par le relent de la panique, fort comme la chaleur d'une femme ouverte. Le désir de copuler est remplacé par le désir de tuer. L'animal donne la mort avec une violence semblable à celle qu'il aurait eue pour donner la vie, juché, tordu sur le corps de sa victime, volontaire jusqu'au bout de sa tâche. Je la veux en contact avec ce sentiment-là, prise d'effroi, elle croira au loup caché sous le lit, aux hyènes derrière la porte, à la fourmière dans les draps.

Je veux la déposséder de son pouvoir tout-puissant de génitrice, la rayer de son rang, universel, la caste des donneuses de vie. Je veux lui retirer son sexe de mère et le remplacer par le sexe d'une femme inconnue, pour pouvoir la pénétrer. Je la changerai en putain, en petite souillon, en infanticide.

Je la rendrai offerte à la convoitise, je serai son beau gars, son partenaire, son micheton, elle sera hors de moi, je serai hors d'elle, vidé du lien du sang. Je veux que cesse la dualité de mes sentiments, qui me renvoie du bien vers le mal, du mal vers le bien, sans point d'équilibre, sans choix final. J'hésite. J'hésite entre la punition et le pardon, la chaleur et la glace. Je l'adore et je la déteste, je l'envisage et je la repousse. Je l'adopte, je la renie, je la caresse, je la poignarde, je l'insulte. Je la vénère, je pique, je lèche, je tends la main et frappe du pied.

Je l'écartèle, elle se déplie, les bras sont tendus, le corps hésite, et, forcé, il se balance telle une tignasse dans le vent : un coup de tête vers l'abîme, un autre vers le sommet. Le mouvement est lent puis de plus en plus rapide et fatal. Je monte un des chevaux d'attelage qui la déchirent. Ils tirent sur sa poitrine, son ventre, sa gorge, ses membres, ils la scindent en deux parts. Je la tue, la ranime puis construis une nouvelle mouture à partir des chairs séparées. Je refais son visage, elle devient mon enfant, ma petite, ma chose, brimée, ranimée et porteuse à son tour du germe de finitude. Je lui transmets ainsi la mort, nous sommes quittes, infectés. Avec la vie, elle m'a donné un cadeau de bienvenue, une terreur que tous nient, pensent ou cultivent : je suis dans mon corps, je suis en vie, je suis dans ma mort.

Ce trou de mémoire, ce repos de la raison est une mise en attente, un vol suspendu pour après, après la course inutile, les jeux stupides, les enjeux obsolètes. Et les enfants s'amuse sur la rampe inclinée qui conduit gentiment aux derniers jours, ils dévalent le temps, ignorent les étapes, ils sèment leurs dents de lait, sourient et creusent leurs premières rides : les lits des vers repus.

Moi, je n'oublie pas ma mort, au fond d'une poche, assise à ma table, dans le rêve, à mon chevet, je ne la perds pas de vue, elle est à l'horizon, au bout de mes jumelles, ma voisine de palier vue derrière l'œil de Moscou, grossie, déformée, terrifiante, le virus sous la loupe du microscope.

En me donnant la vie, elle m'a promis aux charognards, tranquilles et patients, ils attendent et me gavent en secret, les crocs limés, le ventre vide, mon corps est leur repas, un amuse-gueule de peau, un festin de chairs, une ivresse de veines. Je suis une larme dans la douleur universelle, une personne à l'intérieur de la masse, un os du charnier ; pendant un instant, un souffle, je serai au centre de l'action, un héros, pris dans le feu du mouvement.

Je suis tombé malade avant de tomber sur le monde, pourri dans ma poche d'origine, gâté à la racine, une graine avariée se répandait sur la terre, contaminée par la gangue censée la protéger. Expulsé tel le péché lors du pardon, j'ai glissé et raté le repentir. La honte d'être en vie voile mon visage, brouille mes rires, paralyse mes jambes. J'ai été attendu dans l'idée de la douleur. La grossesse fut un champ fertile en pousses néfastes : gêne, regrets, peur. Je devins le secret puis la drôle de chose, l'invité surprise, encombrant, l'infiltration acide qui ronge la tranquillité. Mon lit était fait : un berceau au fond d'une armoire, une niche dans la cave, un tombeau au centre du jardin. J'arrivai au foyer, je piétinai les règles, étranger à l'ordre, impatient, la bouche grande ouverte. Je tombai malade. Je devins la Maladie. Je compris plus tard l'origine de mon état grâce à mes trois sœurs. La naissance de la première fut camouflée en mal inconnu, la deuxième en chute stupide, la troisième en anémie mystérieuse. La vie s'assimilait à la souffrance, les petits dons du ciel se transformaient en méchants petits serpents, voraces et édentés, ils s'étiraient, ondulaient et rampaient vers un sein bientôt habillé d'un boa d'écailles.

Avais-je été une peste à bubons ou un épanchement de synovie ? Que dire aux voisins, à la bonne, à son miroir, avant la ponte ?

Soufflée, le ventre sous la gorge, soutenu par une bandelette, elle disparaissait une semaine. On disait : « Elle est malade, elle va à l'hôpital, elle s'est cassé une jambe, elle est tombée sur la tête, elle a perdu du sang, c'est peut-être grave. » Je l'attendais, jour et nuit, angoissé, rongé, à vif, je déclarais une bronchite aiguë ou une angine à complications, mes armes de combat, pour être sûr de ne pas manquer son retour. Je l'imaginai défigurée, amaigrie, entubée, percée de drains, à califourchon sur un bidet, le siège des cobayes.

Elle couchait dans un lit à roulettes et rebords métalliques, aisé à déplacer, conçu pour fixer des sangles en cuir et des tuyaux transparents où s'enfilent, une à une, les perles de sang perdu ou récolté. Elle dormait dans un lit souillé par d'autres corps, sentait la chaleur d'une chair pourtant anonyme et le courant d'air glacial d'une âme défunte. On avait changé les draps et le linge de toilette, ramassé les seringues et les cotons sales mais le vaisseau conservait son immuable fonction : un voyage autour des maux, encombré de ventouses, d'écrans témoins, de pompes et de morphine en ballons.

Je l'imaginai noyée dans une rivière d'éther, assise entre deux rangées d'éventrés, pendue à un goutte-à-goutte de sucre, horrifiée par des tableaux de cous tranchés, de côtes à l'air, d'écorchés encore en vie, debout, courant après les infirmières et les garçons de salle. Mon hôpital était une cour miraculeuse, un immense fouillis de cannes, de béquilles, de crochets, de prothèses, de corsets orthopédiques, de chaises roulantes, de blessés et d'incurables.

Ils racontaient la douleur, l'endurance du corps humain propulsé au-delà du seuil de tolérance sur l'échelle de la souffrance. On s'habitue à tout et moi je faisais fausse route, elle prenait l'air, elle se reposait en compagnie de son nouveau jouet, un bilboquet à tête molle.

Je n'ai guère aimé ces trois larves arrivées à peu d'années d'intervalle, assommantes comme trois coups de maillet sur le crâne du scélérot. Je me croyais unique puis de ma pierre naissaient trois ricochets au sexe noué en apparence, profond en réalité. Je n'ai pas fait de lien entre elles et moi, j'ai cru à des farfadets venus du jardin pour me punir et me surveiller.

J'ignorais la mécanique de la nature humaine, la fonction et le pouvoir de ses organes génitaux, son plaisir, sa reproduction. Plus tard, j'appris la signification des mots « pénis-sperme-vagin », le triangle indispensable à la survie de l'espèce, un titre de gloire, un fléau.

Elle était donc armée de cette mousse mouvante ou statique, rousse ou noire, blonde ou châtain, longue, rabougrie, cloisonnée, mordant sur les cuisses ou si serrée qu'elle semblait se séparer du corps et de la peau dure, indépendante, dressée comme un aileron au-dessus de l'eau, menaçante, prête à sortir du magazine à papier glacé pour me mordre. Elle avait rendu les enfants par là, quatre obus ravageurs ingurgités puis largués avec fracas. Nous avons voyagé dans son tunnel utérin, battu la campagne de sa muqueuse, gambadé entre ses bourrelets, ses plis et ses crevasses, barboté dans sa mare généreuse d'où nous puisions l'air, la force, la saveur, les premiers plaisirs. Nous venons d'un oursin, d'une cavité râpeuse et colorée, un tiroir à triple fond, tapissé de nacre et de veinules rosacées, arrachés du gouffre, le labyrinthe de sa matrice, pente rigide puis élastique à sa sortie : la bouche d'aération.

Ballottés, tombés, lavés, débarrassés des sécrétions de sa paroi interne, montrés du doigt sous la rampe lumineuse, jugés, examinés, comparés puis bandés dans un habit de petite momie, presque évanouis, nous sommes coupables. Nous l'avons déchirée pour respirer. Moi, l'aîné, je fus l'éclaireur. J'inaugurais le passage, je débroussaillais le chemin, j'aplanissais les défauts de route et l'angle des virages, jouant du coude et du pied, peu soucieux des rôles de la génitrice : une génisse au peloton d'exécution.

Coupable de sa première grossesse, sa première extravagance, je me persuadais d'en être l'auteur : je l'avais engrossée. Un miracle, une aberration, un caprice des fées dupait la nature. Une huître s'était faufilee, puis, bien arrimée à sa coquille, s'initiait au premier rapport de force : l'expulsion d'un corps étranger. Lame de rasoir, je râpais au passage l'envers de sa robe, la tapisserie utérine, la tailladais, forçais le moule du petit sujet, le goulot ouvert d'où pointait la fève impatiente, l'objet de la douleur. Je décidai de réparer l'outrage en punissant mon corps. Je dormais nu l'hiver, un sac de glace posé sur la poitrine, la fenêtre ouverte, je me douchais à l'eau froide, je préférais les cols en V aux roulés piquants en laine de Shetland, je mordais la poussière et reniflais la moisissure, j'inhalais gaz et toxines, allongé dans le garage, le nez sur le pot d'échappement du moteur en marche, à deux doigts de l'asphyxie. Je prenais tous les risques.

Préférant la lente et douceâtre compagnie des enfants malades à celle des petits saints dont l'énergie m'agaçait, je cherchais auprès de mes amis anémiés la contagion, un acte de charité ; grâce aux dons des corps fragiles, je récoltais une peine qu'aucun tribunal n'aurait pu m'infliger : je condamnais la vie.

Je buvais dans le gobelet des gripes et des angines, je faisais le lit de la varicelle, je suppliais la rougeole de baver dans ma bouche, de m'inoculer le poison, la pénitence, le gage pour le pardon de Dieu. Je devins la coqueluche de la coqueluche, j'assimilais mes quintes de toux à des coups de verge, ma flagellation était médicale. Je tendais vers une purification extrême qui devait passer par le malheur de mon corps et la faillite de ma santé, l'âme d'un futur ange se séparait de sa chair, celle-là même qui avait forcé l'habitable de la mère, son coffre intime et secret, pour voir le jour. Après ma descente agitée, son sexe pendait comme un pochoir vidé de son encre, aussi désolant que les soufflets froissés d'un accordéon de brocante. Elle m'en voulait. Elle me haïssait. Je réparais. Le fil dans l'aiguille, le dé au doigt, j'enfilais jour après jour mes points de croix pour recoudre la manche abîmée du plaisir.

Lardé de douleur, d'infection, de petits et grands maux récidivistes, le corps s'installa dans la maladie, la maladie dans le corps. Les protagonistes d'un couple meurtri sanglotaient sur leur sort, jaloux et possessifs, soudés par la tête, le tronc et les jambes, inséparables. Je fondais dans une pâte d'argile blanche, y laissais mon empreinte, mon absence, un nouveau moule corsetait ma silhouette, plus livide, plus osseux, la contraignant à disparaître derrière lui, à devenir son ombre.

Ma nudité fut gênante puis gracieuse. La maigreur inversa mon corps, il grandit de travers, à l'opposé des formes, des muscles, de la vigueur. Je ressemble à une jeune fille tuberculeuse, frottée au pain de lait, qui guette, inquiète, ses menstrues annulées par la maladie. Le sang a pris une autre sortie, celle des parties hautes boudant la partie basse, inventée. J'en crache.

J'attends tous les mois puis je me reprends. Je suis un garçon, un homme, le guerrier, le duelliste, le commandant, le chef de file et d'État, le forçat, malgré mon corps et mes yeux de faïence.

Un arbre de veines marine court sous ma peau, la bariole, file d'un point à l'autre du contour, semblable aux faisceaux qui hachurent les routes rapides, la nuit. Des flammèches craquellent mon torse, mettent le feu aux tétons, explosent en ramifications concentrées. Mes attaches sont très fines, l'os des poignets et des chevilles est si taillé, limé à l'extrême qu'il pourrait disparaître un jour en poudre blanche, une farine de poison, amère puis corsée.

J'ai conscience de la fragilité de mon corps, mes doigts l'épousent sous les crèmes et le talc, rien ne m'échappe, je connais le terrain, je maîtrise mon sujet, ses creux, sa courbe, sa ligne, sa chute brutale. Je caresse le corps d'une femme. Je prends possession de moi, de ma peau, de son duvet, de ses formes, de son grain, de ses rares granules, une chair de poule à la pliure du coude et du genou. J'entre dans la douceur des cils, de la bouche, des cheveux, je saisis ma taille, ondule, l'assois sur une chaise, la ceinture et l'embellis. Je me choisis, mes lèvres m'embrassent, mes mains se prennent, je me marie, en tunique transparente, en cuisses longues, en fesses pointues, je bénis les anneaux de ma colonne vertébrale, ma moelle, ma cage sans oiseau, mes chairs, mes évidences, mes invisibles.

Je suis rachitique. Un affamé qui minaude devant son miroir. J'ai trouvé mes frères. Je ne les invente pas, ils sont entassés dans un carton, au grenier, sous forme de photographies. Ils ont mon âge mais le temps est autre, c'est le temps de la guerre et de la terreur. Ils ressemblent à des piquets de bois plantés dans la boue, nus, debout devant une fosse, le visage barré par trois rangées de fils de fer barbelés qui séparent et protègent le lieu du dehors, celui du photographe, du lieu du dedans, le camp, le trou. Ces fils qui taillaient le cliché aggravent le contraste, la lumière se déplace vers l'ombre puis s'arrête, empêchée, elle devient alors un témoin mutilé, à la fois libre et prisonnier, interdit d'approcher davantage son sujet. Les yeux sont immenses, les regards sont arrêtés, surpris, des croûtes grainent la peau des crânes rasés, le corps est empêtré dans un tas d'os saillants. Ils se tiennent très droits, des galons naturels se dressent sur les épaules, les mains croisées font un X sur le bassin en forme d'écuelle, un fond de tambour crevé.

J'ai ressenti une incroyable connivence entre eux et moi. Un sang, une origine, une famille nous unissaient. Je me suis senti solidaire, impliqué puis honteux, les crânes jugeaient ma faiblesse, les enfants fantômes m'accusaient, j'étais mon propre tortionnaire. Je me suis défendu, j'ai hurlé, tapé du poing, j'ai dénoncé, j'ai juré et clamé mon innocence. J'ai appelé pour qu'ils voient le visage de la coupable.

Elle m'a trouvé nu, en larmes, vautré sur les photos. Je reçus dix coups de ceinture. Ce

jour-là, j'ai bien cru que la rage allait asphyxier ma mère.

La maladie m'exclut du monde, je suis à part, quelques rémissions m'obligent à prendre la route du collège, j'y mets un pied, deux doigts, un quart d'ongle puis rechute. Ma différence est flagrante : mon teint pâle, mon visage émacié, ma silhouette chétive n'ont pas leur place dans les bousculades, les bagarres, les jeux, les cris des enfants. Je suis l'anormalité, le défaut, la douleur et le soufre, l'inconnue du deuxième degré, la chose qu'on redoute mais qui est là, évidente, affreuse, insolente. Je suis la tache. Je fais le guet de mon ombre au milieu de la cour de récréation, les mains dans le dos, j'attends : une ambulance, une infirmière, une tente à oxygène. On tire ma chaise, on renverse ma trousse, on fouille mon pupitre, on me montre du doigt, on se moque, ricane et blesse, on m'a cassé le nez avec une pierre au nom de la différence, de ma différence.

Je préfère mon lit à la salle de classe, je préfère ma maison à l'enceinte scolaire, je préfère mon malheur à la défaite du monde, je reste à la périphérie de la vraie vie, en position de retrait. J'ai choisi ma peine, je suis sa cible et son viseur, je la compose, la cerne, la connais bien, je méprise le mensonge des hommes de l'extérieur. Ma vérité est contenue dans mon corps et dans ses façons de périr, j'ai brûlé les étapes, j'ai côtoyé l'infini, allongé sur un brancard, sans souffle, entre la terre et le néant. Ma crise d'adolescence est une crise d'asthme. Interminable. J'étouffe. J'étouffe d'amour et de haines rentrées, j'asphyxie de rejets et de dépits, je m'étrangle et je sais pourquoi.

La révolte de mes camarades est négligée, elle n'éclatera jamais ou trop tard, quand ils auront pris les places, les fauteuils, les trônes de ceux qu'il fallait abattre. On n'étouffe pas en costume trois-pièces, on se tait puis on gambade vers le déclin, vierge de toute action, de toute rébellion, intact, correct, les yeux secs. Moi, je sais où dort mon ennemie : deux étages plus bas, sous mon toit, dans la chair de ma chair.

Je me suis construit une autre réalité, un soubassement du monde, une galerie dont le rythme est plus lent, syncopé, où tout geste est utile. Je m'anime à petite vitesse, pas à pas, entre de longs mouvements de fièvre et de courtes siestes. La maison semble immergée, le silence est sa loi, un silence de fonds marins. Chaque bruit est une perturbation, une mise en alerte : une porte s'ouvre, une voix s'élève, un être gémit et l'atmosphère se dégrade, se comprime, on s'enfonce sous la terre, on s'éloigne du réel, bouclé par l'oppression. On est sous l'eau, un plongeur perd son embout, l'oxygène file, bouillonne vers la surface, le corps vide d'air se débat puis se renverse, les hommes en cagoule sont en éveil.

Je suis à bout de souffle, ivre, excité.

J'ai investi la maison, je fais corps avec elle, elle fait corps avec moi, c'est un ventre, une arche, un vaisseau clos dont je suis le résident permanent. Je déteste l'ouverture, la clarté fatigue mes yeux, altère mes forces, irrite la peau de mon visage, je préfère l'antre au centre aéré, je suis un confiné avide de plafonds, de cadenas, de portes, de murs, de chaînes, de verrous et de blindages. Je suis pour l'intérieur et contre l'extérieur, je garde, je ravale, absorbe, réingurgite. Je me nourris du dedans, mon paysage est la caverne de mes entrailles, ma vie n'est pas une fille du dehors, elle est définitivement rentrée, sous cloche et sous silence.

Je m'assaisonne puis me dévore, je suis mon propre anthropophage, je me nourris de moi.

Je joue avec une balle retenue à un élastique, ça va, ça vient, tout est plat, rectiligne, semblable, j'ai délié mes attaches avec la vitesse du temps, le sable est désormais sanglé par le goulot qui relie les deux ampoules du sablier, hier et demain ont abandonné leur tête dans le panier des accusés, mon temps est une poudre stagnante, une poussière mouillée qui ne s'écoule plus.

La maladie n'est pas l'unique raison de mon exclusion. L'inconscient a saisi un relais invisible. Je suis sous emprise. Un secret me retient ici. Je n'en ai pas la connaissance mais j'en possède la sensation. Je sens, je le sens, je renifle, un chien cherche l'os enfoui. Je sens une histoire grave, un événement, une révélation. Je crois entendre les cris d'une femme, des gammes de verre pilé remonteraient de la cave à ma chambre.

Coulé dans le ciment, affamé, accroupi entre les briques et le mastic, derrière le charbon, le bois, les bouteilles et les réserves de sciure, un animal humain appelle au secours. Son corps est en danger, elle craint pour sa peau et son beau visage, je la vois nue, salie de sang et de cambouis, les cheveux en nœuds. Elle m'appelle, elle me supplie. Je cherche, je fouille, je cambriole, j'ouvre un tombeau, à l'affût d'une trace, d'un vestige, d'une bribe. Je cherche la piste, investi d'une mission. Je me sens si proche d'elle, seul à entendre ses gémissements. Elle implore, je suis la lumière de son ombre, l'agent du secret. Je suis de sa famille et de son rang. Exclus, nous perdons tous les deux en force d'existence.

Nous souffrons d'abandon, elle est devenue la voix dans ma nuit, je serai son porte-parole, la gorge de sa plainte, le sifflet d'une sirène prise au filet : le crime des pauvres pêcheurs.

Je sonde la demeure, je ravive son passé, j'interroge les murs, je viole la loi de l'oubli, je ranime les braises, un bûcher craque sous les cendres, du feu sort de la terre. La cave ne fut pas un abri pour se protéger des obus, des descentes, des rafles, elle ne fut pas non plus une simple remise où s'entassaient les pelles, la tondeuse, les bouteilles. Les bons crus ne sont pas les seuls à avoir vieilli sous sa voûte, on a retrouvé ici des os. « Une saleté que le chien a ramenée puis enterrée », dit ma mère. Un tibia, un coude éclaté, une côte d'homme en vérité. Elle ment, elle sait. Elle connaît l'histoire, elle me l'a racontée, pour me faire peur.

La mort-aux-rats n'est pas le premier moyen d'extermination introduit dans ce lieu. Les petits sachets de grains roses eurent leurs compères, banals mais efficaces : une bassine, une corde, un tesson de bouteille. Ici, des soldats ont assassiné des prisonniers. Ils ont torturé, égorgé, violé, hommes, femmes, espions, résistants. Ils ont fait leur loi à côté de la loi. La guerre se moque du droit à la justice, elle n'a pas le temps. Il faut frapper vite, extorquer, faire plier puis se débarrasser. La guerre favorise la hache et le couteau, le tir et l'embuscade, la strangulation et l'attaque dans le dos. Les yeux bandés, on découpe la gorge, la poitrine des frères ennemis, on use de petits ciseaux, de canifs, de pinces et de fer rouge, on jette les cadavres malades les uns sur les autres. La contamination est rapide, les virus affamés quittent les corps morts pour se nourrir ailleurs. Ils sont réactivés par une carcasse chaude où le sang, moyen de transport optimal, les conduit vers les foyers cellulaires : la table du festin.

Nous dormons au-dessus d'une ancienne salle de douleurs. Les moisissures, l'humidité, l'obscurité ruinèrent à coup sûr tout espoir de fuite des survivants. Au plafond pend un crochet fermé, rond, où peut coulisser une corde tant sa matière est lisse, poncée, épargnée par le temps. La rouille n'a pas eu raison de l'anneau, une boucle très solide qui supporterait le poids d'un homme. L'espace se divisait en plusieurs parties : la piste de torture au centre de la pièce, la geôle sous la voûte basse. Là, les prisonniers devaient se tenir courbés puis à

genoux et enfin les uns sur les autres. Les corps se mélangeaient, souillés ou intacts, déjà en perte d'honneur. Près de la fenêtre à barreaux, j'imagine un bureau, des chaises, un coin à questions avant la frappe. Les tiroirs sont ouverts, des carnets, des listes, des billets délateurs et des instruments en dépassent. Une arrivée d'eau est prévue, ils remplissaient donc les bassines sur place puis échaudaient les têtes rebelles. Une dizaine de personnes devaient s'entasser là, vautrées, debout ou assises au sol, les uns en prise avec leur bourreau, les autres avec les rats qui revenaient à la charge malgré les cris et les coups de pied.

Les individus logeaient puis mouraient dans le ventre de notre demeure, une panse jadis infecte et malsaine, un fatras de tuyaux apparents, de pierres pourries et de ruissellements. C'était ma peau ou la tienne, mon ordre contre tes droits, vos cris et vos douleurs loin de notre pitié.

Le lien entre les détenus et le dehors s'établissait par la minuscule fenêtre en demi-lune, l'unique ouverture, dérisoire et morose. La liberté filait par ce mouchoir de poche : propulsé vers l'extérieur par un simple coup d'œil, l'espoir naissait et, derrière le miroir aux alouettes, le ciel virait du bleu au gris selon l'heure et les jours des saisons.

Il fallait lever la tête pour voir à travers la fenêtre. C'était un risque à prendre mais c'était aussi le seul moyen pour surprendre le jour ou la nuit de l'ancre, obscur sous sa voûte, éclairé par une ampoule autour du bureau. La notion du temps n'existait plus, certains tombaient au bout de dix minutes, d'autres résistaient une semaine ou plusieurs mois. On ne savait pas. On ne pouvait pas savoir. Le climat, les époques, les saisons étaient rompus. La chaudière brûlait sans cesse. Les rites de la journée absents – sommeil, repas, travail – ou négligés, on survivait en marge de la réalité, dans un tollé de cris, de gémissements, de menaces et d'exécutions.

Parfois, l'un d'eux avançait l'heure de sa mort. Provocant, injurieux, une moue étrange, inhabituelle, presque joyeuse changeait son visage, délivré du souci d'être et de se mouvoir dans la pourriture du lieu. Il se jetait au feu. Il demandait une prière, à la dernière minute. Ils fredonnaient alors un petit chant funèbre pour escorter son âme jusqu'au dernier soupir.

La prière donnait du courage. Après le tir de la balle, il tombait à genoux, en fidèle prostré, puis à plat ventre, aux pieds du soldat, en chien fautif. La détonation ne quittait plus les tympanes. Le sentiment assaille le corps, le dévaste, le trahit, la voix est blanche, on attend son tour et le sort agite le témoin du relais macabre que seul le prochain accusé est capable de voir, les autres étant aveugles ou déjà morts.

La nature est indifférente aux massacres, elle décore la dernière scène. Quand les prisonniers relevaient la tête, ils rompaient avec l'horreur, ils l'oubliaient, le dernier regard était pour ces arbres, immenses et nonchalants, pour la fraîcheur de leurs nouvelles feuilles, très vertes, qui frémissaient sous les rouleaux du vent.

La nature porte les camions et les navires, elle engloutit les obus et les naufragés, son air fait aussi vivre les tyrans, sa lumière caresse la peau des bourreaux, ses parfums embaument les camps et les cimetières. Le paysage est indifférent à la haine, au mépris, à la douleur, il brandit son soleil rouge au-dessus des terres en guerre et en sang. La mer reste bleue au pays de la rage et des adieux. Cette nature se moque car elle est supérieure, ses tremblements, ses cyclones, ses éventrations, ses lames de fond auront toujours le pas sur un coup de feu, un geste au rasoir, une gifle, un écart.

Et les feuilles continuent de frémir quand je suis enfermé dans la cave, elles se détachent de l'arbre, virevoltent puis se couchent sur le sol ; un tapis volant meuble la terre, le goudron,

elles se dessèchent puis s'éternisent entre les pages d'un herbier. Elles ignorent ma peur. Elles ont l'horizon, une ligne ouverte, j'ai les murs gras du boyau de la demeure. Je mange dans la gamelle du chien. Je deviens Animal. La désobéissance se paie cher ici. Je maudis les étoiles filantes, la lune pleine, la nuit bleue, les vers luisants qui s'enflamment en petites torches et habillent les buissons du jardin, je crache sur la douceur de l'air, le chant des oiseaux, la chorale des bêtes, je veux rompre l'ordre du monde : que le désert se jette à la mer, que la nature se resserre sur l'homme, l'étouffe et asphyxie ma peine !

Pris dans la toile fine et compliquée de l'araignée, je circule autour de sa bouche, j'évite son centre goulu, je me balance sur les fils tendus, fragiles et collants qui composent le réseau, le labyrinthe aux tranchées de soie, aux sorties impossibles.

Dehors, la pression augmente, une machine à vapeur siffle, l'étau est baissé d'un cran, la rue se rapproche de notre maison, elle rampe, glisse, s'immisce. Les voisins deviennent les fossiles de leur porte, l'œil-de-bœuf s'écarquille, les rideaux tremblent, les respirations sont retenues. L'attention du monde est braquée comme un viseur sur le corps de l'araignée. Ils guettent ses avancées, sa trame, son tissage, ses prises, son prochain meurtre.

Ma mère se sait épiée. Elle nourrit leurs yeux-ventouses collés au verre, au bois, au tissu, des limaces qui s'accouplent et se multiplient sur place. Elle parle fort. Elle nous humilie devant un public de charognards. Mon corps est livré aux méduses. Elle arrache mon matelas du sommier. Elle aère et m'assassine. « Regardez ce petit rat sale ! »

Elle me jette à la rue, malade, poussif, coiffé d'un bonnet d'âne puis me récupère. Je suis sa poupée, son chiffon, le triste sire de ses mauvais sorts : « Tu finiras dans les poubelles, fils ! »

Elle prend à témoin les voisins, le quartier, la province, elle parie, organise et fait monter les enchères, je suis la mise, l'enjeu, elle m'installe sur la sellette, joue l'extralucide et déplie à la va-vite la carte de mon parcours, une errance, un abandon, la faillite. Elle lève son poing au ciel et chuchote, je sais qu'elle s'adresse au Diable, elle signe sa poitrine puis s'asperge d'eau de rose, son eau bénite, pour contrer les tentatives d'influence et de possession. Elle en vaporise son sexe : l'entrée et l'issue du malheur, une anguille noire qui aurait fait halte entre ses cuisses.

Elle est indécente, j'ai honte de sa chair, de mon origine, de notre air de famille, de la poche où j'ai baigné. J'ai honte de la haïr et de l'aimer tant, à en vouloir me pendre. Mes baisers meurent en l'air, mon élan s'arrête à un mur. Ma mère est une femme sous haute tension qui décharge de l'électricité, un fil de fer barbelé, un nerf de bœuf sur ma peau. Je dis en silence « Je t'aime, je t'aime, je t'aime » à la baguette de bois qui gigote, ordonne et punit, fichue d'un chignon monté sur épingles noires, d'ongles pointus, parfaits pour la piquée du cou ou la saignée du bras. Son regard gris, froid, écarte toute sensation de bienveillance, de charité, de pitié, une louve taillade son petit, une hyène écume et menace, ses yeux transpercent mes yeux, elle me subjugue et me glace. Castrat parfois frigide, un jeune homme se pelotonne contre des images d'Épinal : ma tête sur son ventre, ma main dans sa main, ses seins collés à ma poitrine. Cette femme est une dague empoisonnée.

Elle fouille les chambres des sœurs, elle renverse les commodes, les tiroirs, elle dévalise l'armoire, la penderie, elle dévaste le sac de linge sale. La sorcière est en transe, obsédée par le butin qu'elle doit trouver. Elle cherche, elle cherche, renifle, gratte, soulève puis découvre enfin. Cachées dans la salle de bains, deux culottes sont en bouchon dans un coin, pareilles à deux enfants traqués par les ombres, les ogres et les légendes. Elle déplie lentement les carrés de coton blanc, savoure sa découverte, les chiffonne puis les retourne.

L'intérieur est taché. Le sang a coulé. Un corps est devenu fécond. Elle se penche à la fenêtre et agite au nez du monde l'œuvre rouge. La petite fille devient la prétendue

prétendante. Un enfant peut faire un enfant. Elle est fracturée, sujette désormais à l'étreinte féconde. Ma mère ne le supporte pas. Elle veut arrêter la nature, brider l'âge, fixer l'enfance au formol. Ce sang est en rupture avec la réalité de la fillette, il est anachronique, il en fait un être plus sexuel, il autorise le désir de l'autre, abusivement, il impose un nouvel érotisme à un corps qui ne connaît que les mouvements, l'odeur, le toucher lisse d'êtres inanimés : ses rêves, ses poupées.

La petite devient la Vulgaire, elle marche sur des talons hauts, fardée, en jupe fendue et col très ouvert. Voilà sa panoplie invisible, voilà ce que voit ma mère.

Elle brandit sa colère, sa tristesse et son impuissance face aux tours que lui joue la nature, pose les deux culottes sur mon matelas, deux blasons piqués sur le manteau du vagabond sale, puis crie : « C'est fait exprès ! Elle saigne tous les mois et les autres suivront. L'humanité entière est en sang ! Le sexe retient, déborde puis lâche ses torrents infâmes, un complot se déverse sur moi ! »

Elle fait le procès de la féminité, de la faiblesse, de la passivité que celle-ci engendre mais aussi de son aptitude à rendre la femelle tendue vers l'autre sexe, à la fois incapable de repousser la prise d'assaut, la violence, mais aussi friande de cette force, de cet acte, pleine du désir de se faire prendre.

Dans le tissu taché, ma mère détecte tous les stigmates d'une souillure et non un processus naturel, indispensable. Hantée par le vice, elle se signe à nouveau puis s'emmêlent malgré elle les images de ses filles allongées, jambes ouvertes, assoupies. Elle hurle, elle peste, elle accuse : « Petites putes, traînées, salopes ! », elle se sent trahie. Elle me regarde alors, longtemps, j'ai peur, j'urine sur place. Elle arrache mon pantalon, le slip, je roule à terre, les genoux repliés sur mon ventre pour me protéger, elle tire sur mes membres, révèle le plus court et dit : « Vois comme tu es laid, bonhomme ! Évite les miroirs, ils en crèveraient de tant de laideur », puis elle quitte la maison.

Je me regarde de biais, de face, mon sexe nu, à l'air, est vilain, c'est vrai, il est adipeux, posé à côté du corps, à peine relié, non intégré à l'enveloppe, en surplus, en bonus, c'est une corne molle, mouillée, vidée de sa force.

Mon entrecuisse est écorché. Dans la lumière, je vois par transparence les veines et les tendons des derniers muscles rescapés de la fonte, deux pots de peinture, rouge et bleue, se sont renversés à l'intérieur de ma peau, des mèches en zigzag sèchent, se dessèchent, filent et font un dessin vivant. Entre les colonnettes de cristal, la trompe naine pend, perdue, solitaire, maigre et ramassée, rarement hors de son étui, la gangue amovible qui va et vient, se tend et se replie. En hiver, c'est un œil de cyclope gras et très ridé, si réduit que je pourrais l'allonger au chaud dans un œuf ouvert en deux. Je pince à son extrémité la coquille d'une amande fraîche, de profil, il ressemble à un toucan. Je le presse entre les couvercles d'une huître vide, il remplace la substance, la bête, la viande, la moelle, il devient un pain de perles compressées, épais, longiligne : un trésor unique, à sauvegarder. Il est en vie, animé, un ver est greffé à moi, nourri de mon sang et de ma chair, il s'enroule et se déroule au bout de ma vessie, agile comme le trapéziste, il réalise des figures, se change, tantôt en colimaçon, tantôt en perche tendue, sa peau fine redoute la plaie et la gerçure, le coup et la brûlure, de soie à l'endroit, de velours à l'envers, elle enveloppe aussi les deux cloques siamoises qui tintent en cœur pendant la marche.

Je le bâillonne, je l'attrape, je le congestionne dans des slips trop petits, je l'étouffe,

l'endigue et le surveillance, je l'empêche de changer trop vite, d'évoluer. Le traître marche main dans la main avec l'âge, il est son frère, son partenaire, l'indice et le baromètre : chaque signe de changement, taille, couleur, poils, est une progression vers la maturité.

J'aimerais le modeler à nouveau, le rentrer dans la peau de sa racine, le ravalier. Je veux couper ce cordon, l'orvet, en faire un nœud, tailler ce qui dépasse, rabattre les bords, le réduire en nombril. Enseveli dans son trou, bien fermé, cicatrisé, je trancherais la surface pour que s'ouvrent deux lèvres à peine joufflues : des pétales se détachent d'un nid de roses, des figues et des grenades s'éventrent en beauté.

Vidé de sa bourse, débarrassé, plat, ouvert en secret, il sera comme le sexe des sœurs vu au bain, discret et en triangle. Là, il révèle tout aussitôt ses vergetures, ses lignes tordues, son bariolé, ses défauts, son désir. L'autre est mystérieux, un sable mouvant composé de plusieurs sphères, dit-on, des ondes, des anneaux, des côtes et des zébrures qui conduisent jusqu'en haut du ventre. On crie à son entrée, le son file, traverse, s'enfonce puis, à quelques secondes d'écart, l'écho répond, plus grave, plus étouffé que la note de départ, d'un abysse rose et très noir.

Je veux cet instrument, cette caisse de résonance.

Moi aussi, j'aimerais saigner, être soudain suspendu de tranquillité, blessé de l'intérieur, je serais le porteur de la plaie vivante qui s'ouvre et se referme telle l'anémone sous la mer, le secret qu'on livre par fragments.

Les corps des sœurs expulsent le malheur de la mère, ils accomplissent le chemin de croix de la femme en péril, je veux être cet enfant, touché à l'endroit même du plaisir, invalide et affaibli. Je serai lesté de sang, encore plus léger, pompé, vampirisé, muni de la lande sauvage et mystérieuse, un trophée, capable de douceurs et de douleurs extrêmes. Mon sexe sera sous humeurs, soumis à l'écoulement régulier, aux cycles de la lune, à son mystère, il deviendra un martyr en puissance, une seconde maladie s'ajoutera à la mienne, un col de soie souligné d'une dentelle délicate, un sentiment de faiblesse, une anémie poétique, une fièvre propre au genre féminin, exclusive. J'exige ce charme, ce vertige, cette petite mort !

Parfois, je grime mon sexe, je lui donne une autre réalité, une seconde chance, je le modifie, je le transcende par l'ajout d'une matière, d'une couleur, d'une texture différente de la sienne. Il est agrémenté, orné, plus attractif. Je le féminise et je deviens coquet, c'est mon double, ma réduction, le témoin de ma virilité. Mes effets de style me sont bénéfiques, le farder est un moyen de m'affiner, de pénétrer, de m'affirmer dans une sensibilité contraire à mon genre.

Il déteint sur moi, nos échanges suivent le mode de l'absorption, il donne, j'assimile, je suis un buvard, une langue poreuse, une terre sèche, une éponge : je me sens Fille. Je le fais quand elle s'absente. Je vais dans sa chambre, j'assaille son territoire, je viole ses objets par leur simple utilisation déclarée interdite. Je m'installe à sa coiffeuse, goulu, gourmand, affamé de gestes, de postures et de mines illicites, je choisis les couleurs, les tubes, les poudres, les fards et les crayons de mon carnaval. Maître de danse, je m'entraîne dans l'autre monde, la contrée de la déviance. J'enjambe les barrières, je colonise l'autre refoulé, je le normalise, il devient ma réalité. Je cours dans le sous-sol de la pensée droite, le gouffre d'où je tire mes plaisirs.

Je roule mon sexe dans sa poudre de riz, le graisse au rouge à lèvres, le bariolé de fard à paupières, de fond de teint et de blush carmin, je peins ses poils au Ricil puis tamponne le visage, de haut en bas, respectant le sens du grimage. J'enflamme ses pinceaux, sa houppette, ses crayons et son éponge, je superpose nos intimités. Elles se rencontrent, se subjuguent, s'acoquinent à son insu, tous ses plis se couchent sur mon pôle, je suis aux prises avec une autre sensualité, double par la pensée qui la motive, très seule en vérité.

Ma mère glisse soudain sur la tranche la plus cachée de mon être. Je nous invente des gestes d'amour et d'attention, abolis depuis la petite enfance sous prétexte d'indécence : plus de baiser, plus de caresse, ma peau est un brasier, mes mains des griffes, ma bouche est un piège à crocs qu'elle répugne à embrasser.

Je passe sur mon torse un coton imbibé de lait et d'eau de Cologne, je mets un collier long style sautoir, sa robe de chambre en soie, ses mules à talons et je danse comme une pute devant le miroir en pied de sa salle de bains. Je roule des yeux, des épaules et des hanches, je tends hors du tissu une cuisse nue, j'avance, je recule, je tire la langue et prends ma taille entre mes mains. Je pense à lui. Je suis sa femme. J'écrase son visage sous mon talon.

Il est en retrait de ma douleur, hors champ, excentré de mes intérêts, de ma haine, de mon amour, il est la transparence, son noyau dur, il est l'Ombre. Il est la dernière onde de choc, la plus éloignée du pôle d'émission, il est l'idée et l'image, dévitalisé, un spectre, un rayon sans lumière.

Je n'entends pas ses mots, sa clé dans la serrure, ses pas, sa toux, son humeur, je ne reconnais plus son odeur, son énergie est noyée, ses eaux sont stagnantes. Pas de vague ni de remous, c'est le calme plat, la défaite, l'immersion des révoltes, un feu de Bengale mouillé, inutile, bon à jeter.

Faible, passif, il est en rupture d'existence, d'identité, de concret même. Je ne suis plus sûr de sa réalité, de sa vie, de son visage, de son corps. Il est ailleurs, je ne suis plus de son côté, je me pince pour le voir, l'entendre, l'envisager. Je ne me souviens pas de lui, je le considère et l'oublie aussitôt, son fluide est gelé, il n'a pas de consistance. Pénétré de silence, noir dans

la nuit, blanc dans la lumière, j'ai fait le deuil de son existence. Notre passé est un trou noir, je suis aveugle de lui, je ne me vois pas sur ses genoux, je ne sens pas sa main dans la mienne à la mer, à la montagne, à la ville. Je n'entends pas nos rires, c'est un passe-muraille, un manteau gris, une absence. C'est le mâle pour la femelle, l'outil, le pauvre bougre. Il désarme sa lutte, rebrousse chemin, tombe le bouclier, casse les lames, décharge le pistolet, il s'expose à elle, sa femme.

Qui est cet homme ? Je ne trouve plus de ressemblance, je doute de l'origine, je cherche l'air de famille, il vient du mur, je viens du ventre, il apparaît puis disparaît comme un escargot dans sa coquille. C'est un mirage, une mèche noire qui tremble au bout d'une flamme, un écho sans retour de voix, une anomalie, un travers, un fantôme, un revenant. Son sang est froid, ses muscles fondent, un voile brouille les traits de son visage, il est aphone, paralysé, décentré de l'atmosphère, coupé de mon histoire.

Je le croise et ne le vois pas, j'étouffe et ne l'appelle pas, je me noie, mon radeau s'éloigne. Son corps me traverse sans me toucher, je suis insensible à sa peau, à son étreinte toujours avortée : c'est l'homme de la fuite et de l'esquive. C'est mon père. Sec, vide, semblable à un squelette de laboratoire, raide sur son socle, perdu dans sa nuit, avalé par l'obscurité, son inexistence et sa pâleur, le cimetière des ombres et des reflets. Il est déjà dans l'infini, à l'écart de mon monde. Un pantin avance par habitude, soumis aux impératifs du jour, égaux à ceux d'hier et de demain, continus, réguliers. Mon père est un homme dévalisé. Ma mère l'a pillé, pompé, elle a aspiré sa substance, son épaisseur, son contenu, c'est un bocal vide dont on ne tirera rien et qui ne donnera rien, un film blanc pendu à son contrôle à elle, à son gouvernail, maltraité par sa force et sa folie. Elle l'escorte et l'active puis le rend à sa fixité, son trou, sa retraite. Il prépare sa fin, il s'entraîne à l'immobilité, à l'inertie de l'être allongé sur le vide, une descente de terre, de feuilles, de graviers, de filaments, une fosse figée, oubliée, à l'écart de la ville, des voitures, des sorties d'école et de cinéma.

Les vers se chevauchent et grimpent sur la peau, l'homme se donne alors les yeux fermés, il s'offre au dégoûtant, à l'inadmissible, passif comme une pute sous le corps de ses clients, il accepte les caresses mouillées, les suçons, les grignotages, la bave, l'odeur, la chose infecte, il se laisse ouvrir puis dévorer, c'est le prix de la disparition définitive, l'épreuve de l'éternité.

Il est à la merci des femmes, amputé de son pouvoir, de sa puissance, la vigueur de l'anatomie qui fait plier l'adversaire. Il s'est féminisé, fragilisé, subtilisé. Il suffirait de l'attraper par les cheveux, de défaire son chignon, de lui tordre le poignet, de la frapper à la gorge, d'en avoir le courage pour qu'elle tombe à genoux, s'explique, s'excuse ; mais le roseau ne contrarie pas le vent, il va dans le sens du poussoir, évite les courants inverses, une pâte est sous le rouleau compresseur, un insecte gicle entre deux doigts, un loup est dans nos bois.

Il se jette à ma place, par protection, un dernier tic paternel qui allège à peine mon fardeau, il se met en rotation autour de la Mégère, les mains ouvertes, sûr de couvrir tout le malheur de la maison. Il fait clôture humaine, un fil de peau sépare la mère des enfants, mais il est trop tard. Il manque de chair. C'est un anneau de poussière, un chapeau mou, une toile percée. La défaite est perméable, nous sommes touchés, contaminés, atteints. Et l'imprudent tourne, s'étourdit, entraîné par l'hélice, décapité.

Dieu a délaissé mon père, c'est un oubli, une manche perdue, une rayure dans sa grande œuvre. Le Tout-Puissant trébuche quand il pense à mon père, un croc-en-jambe, une confusion, une faiblesse, un étourdissement et le tour est joué, la créature devient une demi-

créature, une teinte pâle. Il est dans un sac d'aiguilles, une pelote d'oursins, un lit d'échardes, empêché, bandé, aimanté à sa femme. Une phalène vole autour d'une ampoule en feu, elle se brûle mais poursuit sa course ronde, identique, folle sous l'emprise du tournis, vertige de tête qui rompt l'équilibre du corps ; elle suit un tracé, suspendue au sommet d'un manège, à la pointe d'un parasol, c'est l'appât, le bonus à saisir, le cadeau filant, l'étoile grise désamorcée de sa lumière.

Dans sa platitude, mon père a besoin de ce feu, de ce ravage, de sa femme. Il caresse son être sans pouvoir le saisir, un étranger le nargue. Il s'échappe de lui-même, se double et se perd. La lumière souligne parfois sa voix, parfois un geste, souvent sa peau, la plage aux ecchymoses. Une petite essence se déploie, s'agite face à lui, un indice d'existence minime mais réel apparaît puis retourne à l'ombre.

Ma mère est son repère, la roue en marche, le voyant lumineux de sa vie dessinée sur papier-calque, pâle comme les traits à peine appuyés qui suivent la copie originale, une vie faussée, reportée, déplacée vers un autre lieu, sans angle ni crépi. Il espère d'elle, de sa femme, un sursaut. Elle le met en forme, le polit, l'encadre, le détruit, elle le fait et le défait, le monopolise. Elle déclenche la blessure, elle le stimule puis l'abandonne. Elle l'atteint, il attend, un retour de voix, un intérêt, un signe. C'est la pierre au fond du puits, le bandeau du borgne, la rampe et le pommeau de canne.

Débarrassée de ses oripeaux féminins, le baiser doux, le toucher délicat, la voix de cristal, elle l'enserme et le desserre, elle verrouille et cache les clés, mon père est en état de défaite, d'actes et de pensées. Il marche à reculons au-dessus de l'abysse, les lèvres bandées.

Privé de commandes, de singularité, il n'est ni le roi, ni le bouffon du roi. Ses tentatives fondent à mes pieds, il ne m'affecte pas, je le bouscule et le dépasse, je ne le plains pas, je ne le pleure pas, je n'en ai même pas honte : je ne l'aborde plus. L'homme plié en quatre est passe-partout, un linge frôle mes épaules, une goutte d'eau disparaît dans ma chevelure, une étrangeté glisse sur le parquet de la maison, une bulle de savon, un coup d'éventail. Son temps est celui des vaincus, il vit au jour le jour, il est le jour le jour, arrêté.

Mes tympanes sont las des réunions bruyantes aux gestes symboliques : prières, passation, dons, tout se joue dans un mouchoir de poche, à la deuxième phalange des majeurs bagués d'alliances tels les pattes des oiseaux migrants, un fugitif qu'on reconnaîtra, une femme adultère démasquée. Mes tympanes sont las des rires, des pas pressés, des sifflets, des cérémonies habillées de riz et de blanc, de talons et de vestons, de félicitations et de prises photographiques que ruinera plus tard le son du glas. La chute court vite, rattrape et sépare. La traîne est grise, la queue-de-pie élimée, une Désolation. Je sens d'ici l'odeur des étreintes épuisées d'habitudes, le rugueux des peaux ennuyeuses, la sécheresse des bouches, des projets écartés de leur but ; les époux se vautrent sous moi, à la tranchée du trottoir sous les grilles d'aération, pareils aux rats mal oxygénés, immobiles avant l'acide, la chaux vive, la dispersion.

Je veux les voir bouger, courir, se démener, sursauter, s'envoler, mais l'apathie plombe ; le calme trône et joint les deux somnolents, le temps coule goutte à goutte, lent pour ceux-là, une flèche de feu ailleurs.

Une tige, un pont, un tracé, une traversée, le vent est tombé, les feuilles des arbres ne frémissent plus, l'effroi du vide plante son drapeau, pose la première pierre ; au dos du monde, une passion fait faillite.

Quels plaisirs charnels mon père peut-il encore se procurer ? Vers quelle issue sexuelle s'orienter ? Entend-il la course des envies ? La nuit a-t-elle eu raison de cela aussi ? L'attrait, l'excitation, le fantasme ? Nimbé d'une indifférence sensuelle, sa lacune, sa vacuité, il mange et dort, l'ambition est organique, mesurée de la gorge au ventre, non lubrique. Le pantalon est ceinturé, le sommeil vêtu, les jupes tombent aux chevilles, noires, insondables, cache-peau à doublures rebutantes. Le regard ne glisse pas, il fixe sa trajectoire : la journée achevée, l'estomac plein, la volupté sous cadenas. Ce calme-là, cette inaptitude aux sens est le monstre de l'humain, sa menace, sa mise à sac.

Des mains percent le mur et caressent l'homme à table, il ne sent rien, il mâche, il avale, il boit, il avale, il s'oublie et s'éteint après une gorgée, un geste au couteau qui ouvre la viande et non le silence ou le bruit ou la folie. Tout se resserre et il n'y peut rien. Le boa constrictor étouffe sa victime en se lovant à même le corps, à chaque écart et creux de respiration. Mon père est sous le tuyau d'écailles, il ne bouge plus, il ne sent plus, il ne respire plus.

La maison est privée d'écoute. Les voix sont portées plus haut, elles se superposent ou se dominant sans respect l'une pour l'autre.

Les cris sont destinés à tous et à un en particulier, aux contraires, au monde et à l'unité, à notre ignorance, à la famille. Le conflit revient, le conflit est ressuscité. Pas d'aparté dans le boudoir, un bruit de fond s'établit, une rengaine : s'aimer, s'aimer, s'aimer enfin ! Nous sommes des chiens démuselés et pourtant sans voix propre : une cacophonie. La bataille est vive. Je perds les miens.

Cantonné à sa peau, mon père se survit à lui-même, à son manque de considération, loin du regard de l'autre, son indulgence, loin de son regard, l'esprit critique, il est l'angle aveugle, incapable d'occuper la totalité de son indifférence, il est en fuite de lui, il ne s'impressionne pas, il n'est pas impressionné, sa solitude est rare, son cas extrême, il ne se fie plus au miroir, il a le regard percé, l'iris ouvert, l'acuité en veilleuse. Une peau non caressée est une peau fichue, le choc est interne, pire, le bleu en dedans incapable de se résorber, de pâlir, fait tache, s'étend, se mélange à la vitalité, amoindrit. L'homme rompu est privé d'intimité, de frôlements, de plaisirs à deux, il est posé là, inutile, faisant figure d'eunuque, de gardien des plâtres ; sa mémoire est délestée des meilleures années, il ne se souvient plus de lui nu, en pose dans la chair. J'imagine sa sexualité car je suis hors du lien, je me tiens à distance du fils, du garçon, délesté moi aussi des petits riens qui préservent l'attache malgré tout. Je ranime l'ébat. Il est sur elle, sous elle, je les vois, deux étrangers de passage. Je me mets entre eux, je roule, les joins, les sépare, je suis à l'extérieur, mon sang est sucré, je ne viens pas de là, je ne viens pas de ça : une mousse noire, un vertige à l'orée des cuisses.

C'est lui l'enfant, pendu au cou de sa femme, dépendant, handicapé, sa lâcheté le maintient en vie, le privant de son dernier droit : celui de se donner la mort. Il a le devoir d'exister, en sous-régime, il barre un bateau déjà échoué, ridicule sur le sable, écrasé par l'ancre, son impuissance.

Il attend sa fin et ne la provoque pas, il croit la détecter puis la perd derrière l'horizon et retire son filin ; « quelques années à purger », s'inquiète à peine le prisonnier. Un ange froissé se défile, la charogne est en retard, retenue à deux pas. Il croupit dans son état de haute patience, aigu, sans sursaut. Il subira aussi les circonstances de sa disparition, il sera pris à l'aube, la chose glissée entre les draps le plaquera au lit pour le début d'un long travail, tout sera lourd et pesant, ces gens-là ont la mort dure, le salut répond à l'existence, fulgurant

ou à petits pas, une goutte puis une autre sur le front de l'assoiffé. Il partira dans la lenteur et l'immersion avec le sentiment d'avoir raté un virage sans savoir lequel ; l'ignorance perdue au-delà du terme, il n'aura droit ni à l'éveil de la conscience, ni au rejet de son monde, l'acte manquant, il pensera juste avoir avalé de travers, ou perdu un mot avec l'impression régulière de défaillir et de se rattraper au vent, d'éviter de justesse le pire, d'être in extremis sans être dedans : de s'ébrécher.

Au fond du jardin, à son comble, au pied du mur mitoyen cordé de lierre, une tombe refuse l'engrais, la bêche, la culture ; son vert est pâle, les roses s'y effeuillent, les plants de framboises dégringolent, c'est une surface sèche et râpeuse, un défaut très visible qui se détache en figure libre du gazon, l'ovale impeccable, le cerne plein de la demeure. J'imagine la cache d'un fugitif, une réserve d'or, l'entrée d'une trappe, un temple, une ville enfouie, notre Atlantide ; c'est la part obscure du jardin, son fond de tiroir, le centre déplacé, la gravité mise à l'écart, dissimulée, aplatie.

C'est une imperfection, un indice, une rébellion, une présence dont j'ignore l'utilité, une débâcle silencieuse, la transmission sans la criée, l'injection à pas de velours, l'inverse de l'annonce publique, familiale, découverte. On ne dénonce pas, trois doigts tapotent sur une table en bois et décident de la cadence de la vie lente et étouffée, sans roulements de tambour ni bruits de fanfare, à petits pas, en petites mains, au verso de la lumière. La révélation est chuchotée, je ne la perçois pas encore, l'entaille au fond du jardin est anonyme. J'en ai à peine conscience, le secret remonte à la surface sous forme de pressentiments, de douleurs, de frissons, il me gêne, comme une écharde, un chat dans la gorge. Je le sens à mes commandes, comme ma mère à celles de mon père. J'ai peur de la face cachée des choses, du passé. Sous le masque, un démon attend.

L'étrangeté au fond du jardin est la ruine de notre histoire, son empreinte réelle, la fin d'une abstraction, d'une sensation, un début d'évidence, la misère qui passe, fracture, baigne, interminable car portée à l'infini par la volonté des hommes, les petits sujets de Dieu.

L'élan imposé me tire vers l'avant alors que je voudrais éclairer mes arrières, ma ligne de biais. Voilà mon étouffoir, le nœud, le nerf de ma crise d'asthme. Une fuite est entretenue, une partie bandée, nous suivons un éclopé dans une course de haies.

J'ai peur et je ne connais pas l'objet de ma terreur, il est là, présent, lancinant, un coup d'épée, une fermeture éclair prise dans la peau du ventre, un harpon. Ma peur est une douleur. Elle sonne la fin de l'innocence, l'âge roi de l'enfant épargné, je suis dans la préoccupation et non spectateur de celle-ci, je l'ai en moi, je lui donne âme, je porte une zone noire, une vérité vêtue, ma mémoire est le tombeau d'un tombeau. Elle contient mais ne me souffle rien. Je garde ma garde contre un fléau, je suis en doublon, en surenchère ; ignorer, sublimer ce deuil provoque en moi une tristesse continue, un manque régulier, une blessure vive. Je suis victime du silence des miens, d'une histoire à l'étouffée, soumis au sentiment, je ne raisonne plus, ma peau exige, mon cœur tranche, ma température dirige. Un événement taillade mes veines, j'ignore sa trame et le mouvement de son déclin, sa façon d'être et de se finir, je suis à la lettre son impératif, sa volonté d'exister, de voir le jour, telle une peine tombée en désuétude car omise, séparée de son crime et de l'auteur du crime.

Une femme se fond, se noie en moi, elle perd pied, s'enroule, s'agrippe, massive, elle investit mon espace, elle se débat, je l'entends dans mon ventre, à la source des fulgurances, des foudres et des torches, elle se bat avec l'envers, mon intériorité est sa scène ; je dirige le spectacle, sa représentation. Je l'entends geindre, appeler, implorer, elle veut sa mort et je ne puis me supprimer. J'abrite une ancêtre, ses ongles sont sous ma chair, ses pieds frappent

mes tempes, mon corps est sa prison, les traits de mon visage sont les barreaux de sa cellule, j'assure la transmission, la descendance, son éternité, je la prolonge malgré moi, je perpétue le drame par un simple sourire, un plissement, une ridule, un air de famille.

Une intruse se nourrit de moi, je l'admets, je la reconnais, elle est dans mes secrets immergés, dans ma folie, à peine visible et très présente, elle est nichée dans mon sein d'homme. Je ne la nie pas, elle est l'un des éléments de mon identification, ma couleur, mon rayon vert. Je suis à deux voix. Elle me représente à moitié, elle est le départ et le sens de mon ambiguïté, elle vit en tant que Moi et contre-Moi, nous luttons intra-muros. Je m'ajoute, je m'épaissis, je ne peux rejeter ma construction génétique, mon héritage, je l'accepte et la maudis, je rase les murs, la campagne de ma propre terre. Elle s'inscrit dans la faille de notre savoir, la césure entre ce présent-là et l'épopée antérieure, le terrain vague d'avant ma naissance.

Cette présence étrangère est logique, elle va avec la vérité voilée, elle répond à la surdité imposée.

Je vis en continu avec ce sentiment d'habitation, je me sais, je me sens déborder par cette autre qui me souligne, m'accentue tel un relief ; je dépasse de mon corps, je me répands, nous sommes deux à nous partager l'acte d'exister, de respirer, de continuer à se réveiller tous les matins. Je ne capitule pas, je m'acharne. Ma force redouble grâce à l'ombre constante qui a prise sur mon ventre, je me sais, je me sens en surplus et mutilé, du tout au rien, du duo à l'unique, je négocie ma façon d'être et ma façon de ne pas être.

Notre hôte navigue entre ma mère et moi, saute d'un refuge à l'autre, se dresse et fait obstacle. C'est l'image légendaire du Diable que l'on croit loger, nourrir, combler à nos dépens. Ma mère satanise ce qu'elle ne peut nommer ni saisir, son passé, notre relation. Je lui échappe, je lui fais peur, j'ai l'air de ce qu'elle a enfoui, je lui rappelle la chose cachée, je suis sa vérité vivante, le secret qui se meut dans les couloirs, les chambres, l'escalier de la maison.

Tout remonte de la cave au toit. Je transporte, malgré moi, l'inavouable, je rends mobile l'obscurité que figent les années ; je fais lumière sur le noir.

Ma mère me regarde et me redoute, elle voit derrière mes traits, me perce, je suis l'alibi de la personne qui m'habite, son masque, un cache, un socle porteur, je suis l'image du chasseur qui la révèle proie, je me place aux racines de l'héritage, je remonte le temps malgré l'ignorance, j'effleure la force de ma vie, l'inconvénient aussi de ma réalité, je suis là, hanté, ajouté, prolongeant d'un souffle l'inadmissible avec un visage d'enfant et du sang sur les mains.

Je suis le fils, le démon, le revenant de ma mère, son sosie, j'ai l'air féminin, l'attache fine, la peau de feuille, je suis sa meilleure diversion contre la tranquillité, l'apaisement et l'ennui, elle me regarde, m'interprète et me congédie de suite, elle est tirillée, travaillée, son instinct tend vers le conflit, il est aiguë, pointu, armé, il est l'arme même, un choc possède ma mère, elle mise gros, la faute est devenue sa tâche, son syndrome, elle m'y renvoie pour s'alléger, je dois payer mon tribut, une dîme d'existence, je suis taxé sur l'évidence de ma présence, impérative, et non sur son bonheur. Notre bateau s'éloigne de la rédemption, nous sommes la chose et la chose nous incarne, une bête, une meute de chiens, un péché précis se dresse entre nous tous.

M'êtréindre serait saisir sa copie, avoir un geste d'affection personnel, être soudain à proximité d'elle-même, s'empoigner, se regarder en face, dans le miroir, chez l'enfant, se qualifier, reprendre le rôle, le masque, la mimique de la Mère, s'épancher sur son don, sa magie, rejoindre et confirmer le mythe de la louve. Ce serait aussi se réapproprié son ventre, sa peau, sa chair, son poul, empêcher la lente fuite des sens, se sentir sexuée et sexuelle, aimante et désirable, en phase, en femme, se rappeler avoir été ouverte, à la merci, comblée, dans le cri et le repos, l'envie et la satiété.

M'êtréindre serait retrouver la part humaine, sa faiblesse, l'émotion, ce serait s'aimer enfin.

Mais ma mère ne s'aime plus, elle se soustraite, délaissant désormais les fards et le fond de teint, le parfum, la crème, les huiles de bain, le talc, elle se lave à l'eau froide, j'entends ses gémissements, elle utilise des serviettes rêches, s'arme de cols piquants et de jupes très longues, elle use son grain de peau comme pour l'effacer et se soustraire à la réalité, à l'évidence charnelle, organique. J'imagine des gerçures ouvertes et fripées, sensibles à l'alcool, au froid, à la laine, c'est un habit de peine naturel, une robe de bure, une souffrance essentielle ; je suis le dernier homme à user d'artifices, à jouer devant la glace, à avoir du plaisir. La violence a eu raison de sa coquetterie, elle abrège son enveloppe, empêche sa silhouette, elle bande et brise ses formes. Ma mère se neutralise. Elle surveille ses excès de féminité, les condamne, elle limite son genre, se dépouille, elle lutte contre elle-même mais aussi contre la trace d'une autre femme, un reniement. Le souvenir surgit sur la rive, une vague à cailloux s'enroule, se déroule, frappe les tempes, les œillères de la mémoire, éventre les digues, sa protection, noie le jardin, sa retraite, se comporte mal, exige, rabaisse l'assailie au rang des désemparés, la torture.

L'habitante prend possession, je la valorise, ma mère essaye de s'en déposséder, elle est son identité, son patrimoine, sourire serait lui sourire, se mettre en valeur reviendrait à couvrir de fleurs son ennemie, sa nuisance.

Je ne crois pas à l'oubli, je ne crois pas au pardon, nous nous soumettons, nous payons, victimes par le hasard, complices par les silences, on se croit guéri, immunisé, à l'abri et l'orage tonne, les guerriers remontent à cheval, les lances sifflent au-dessus de nos têtes, ma mère nage au large pour prendre la fuite mais le courant la ramène et la pose sur la vague chargée de cailloux, ses affres, sa maladie asymptotique, elle avale du sable, se râpe le visage, se laisse fouetter, emmêler, bousculer, elle est enlaidie alors que je la voudrais lumineuse.

Ma mère n'est pas l'amante et ne le sera jamais, elle est la teigne et la cible de mes rêves, je la vénère et la déteste, je suis sa poupée de soie, son cheveu d'ange, sa dérive, j'ouvre mes doigts et coule un chapelet de plaintes, séparées les unes des autres, les boules correspondent à une quête, les petits mouvements sur le fil d'acrylique aux bonds de frustration, les demandes en amour du fils à sa mère. S'aimer pour aimer les autres.

Je ne crois pas à l'innocence, je ne crois pas à la légèreté, nos existences prennent sens dans le système et les mystères du passé de cette maison, de ses cauchemars, je ne crois pas à l'innocence de l'enfance non plus ni à la sagesse, à l'assurance des plus grands, ces adultes-là sont inquiets, agités, en remue-ménage.

Nous sommes des corps exposés, flagellés, nus malgré le vêtement, humiliés à notre insu, lacés aux pieds et aux mains, de façon invisible, dressés, indécents, révélant le profil d'un organe, la vitesse d'un flux, le mouvement d'une compression, la deuxième intimité.

L'apparence est fausse, nous mangeons, respirons, marchons, dormons dans l'erreur, nos gestes sont sous la réalité, ils cachent d'autres gestes, des postures de martyrs, l'immobilité des pendus, des gestes en croix. L'erreur est courante : des ombres chinoises sur le mur, le cri des échos, le reflet de l'eau, le scintillement du verre brisé ; nous pensons être dans la vie et nous habitons les sous-sols d'une autre dimension, l'épicentre du sacrifice.

Derrière la détente physique, l'abandon partiel de soi, le relâchement, il y a la persécution. Elle agit en sournoise, au dos de l'éveil, de la conscience, elle use de la complexité de l'âme pour s'épanouir, chaque sommeil est une séance de torture, chaque repos est une plage d'interrogation, un harcèlement, chaque rayon de soleil dans les yeux est une lampe braquée pour savoir, recueillir, démanteler avant le saccage, chaque nuit devient une embuscade.

La douceur de l'air est une lame affûtée, le vent un rouleau de piquants, l'eau un bain d'acide, nous sommes menacés, cambriolés, battus et nous l'ignorons. Nous sommes dans la mort, aveuglés, quadrillés, sanglés d'un tour de faits divers, les exploits de la guerre, d'une violence impérative, à peine épuisée. Nos corps cèdent à la rudesse, ils sont dépolis, usés, les verges claquent les dos, les pistolets sont pressés contre nos tempes. Un filet rose sèche aux commissures de mes lèvres, je pense m'être écorché avec l'embout de ma pompe de Ventoline, la nuit, mais il s'agit en fait d'un autre accident, plus spectaculaire, fomenté à plusieurs mains – un coup de poing, une dent arrachée puis recalée à la va-vite, à l'aube, une gencive éclatée –, qui m'a marqué. À l'ombre de mes rêves, dans une autre vérité, on m'a réglé mon compte, humilié, mis à genoux, saigné. J'ai perdu l'orgueil du corps, je me réveille les chevilles et les poignets cerclés de bleus par des bracelets de forçat fermés sous la peau, sans pinçon ni lanières. Nous sommes à double fond, magiques, caméléons, à deux peaux, projetés dans la vie banale, la vie des objets, de l'espace, des mets, des occupations, des régularités, souillés par la vie de la folie humaine, passée, volontaire, ineffaçable. Nous sommes les instruments de l'histoire, je souris, et derrière mon sourire, un bourreau aux mains enflées rit aux éclats, je pleure, et derrière mes larmes, une jeune femme aux cheveux noirs crie qu'elle ne veut plus souffrir ; pour elle, la mise à mort n'est qu'un détail, ils ont tué son honneur et ses raisons de vivre.

L'hôte est une sorte d'étoile, un talisman ou une malfaisance, en tous les cas une pierre de touche, une priorité, ma mère en occupe le centre, sa base, et nous possédons chacun une de ses branches, le prolongement de la base, la succession inhérente au lien de parenté, le fardeau des familles ; le clan est impliqué, mon père par alliance, et donc contaminé à posteriori, les enfants par hérédité, le gain, le manque dont souffrent les descendants d'un destin tragique. Voilà une raison majeure de ne pas nous aimer, nous sommes dans le drame, il faut fuir, détruire, se fermer à l'affection, le spectre ruine l'attraction, castre et fixe le diktat ; ma mère a vidé l'humain de toute tendance, possibilité ou forme d'amour, elle l'a desséché, s'attachant à d'autres jouets, elle s'est fermée à la tendresse, à notre tendresse, un petit sac confit d'attentions qu'elle délire au plaisir de son chien.

Elle a choisi une échappée à la responsabilité totale, une antinomie : elle n'est pas responsable de la naissance de son chien, elle l'accueille, le nourrit, l'enterre puis le remplace sans aucun investissement éthique ou charnel, il s'agit juste d'une participation affectueuse

plus ou moins active, un penchant puis un oubli, une occupation délirante détachée du sentiment maternel.

Le chien est neutre, unique, sans charge ni souvenir, il est libre de tout passé et de tout soupçon, il est lisse, hors du temps malgré l'âge et la disparition qu'il ne se représente pas, son histoire est un conte éternel.

Le chien est innocent, l'enfant est coupable, le chien détent, l'enfant crispe, le chien défait la tristesse, l'enfant la construit, le chien ne pose pas de question, l'enfant s'inquiète, le chien semble inoffensif, soumis, l'enfant porte la rage, le chien se roule dans l'herbe, l'enfant verrouille la porte de sa chambre, le chien enterre ses os, l'enfant déterre, le chien n'envisage pas la mort, l'enfant danse autour d'elle, s'en gargarise.

Le chien vole l'amour de la mère à l'enfant, il lui ravit la vedette, sur ses genoux, à ses pieds, sous sa main, contre ses lèvres, il est soyeux, espiègle, rigolo, cavaleur, repu, l'enfant est de trop, en moins, jamais avec, il est hors concurrence. Le chien n'est plus un rival mais une différence puis un avantage, il ne parle pas, il grogne, aboie, jappe, son expression est réduite. L'enfant aux yeux de chien battu ne tient pas dans leur langage, dans leurs signaux, il n'y a pas sa place, juste son désagrément ; l'enfant est évité, l'animal est désigné, promu supérieur à l'être doué de raison, l'onomatopée supplante le dialogue, les bruits de bouche, les baisers de peau à peau, les touchers de poils, les caresses du visage et du corps. Elle répète : « Tu veux manger, tu veux dormir, rêve de moi, mon chien, partons, fuyons la maison, sois l'ami qui se tait, s'abstient, et ne ressemble à personne, le fidèle toutou, ma harpe et mon paillason, sois le préféré, l'élu d'un autre groupe, mon chien, mon amour, mon humain que je peux choyer, haïr et tuer sans crainte. Tu es à ma merci. L'enfant tient ma liberté en gage, le supprimer reviendrait à tripler les temps réels de ma vie, les restes d'un mauvais repas. »

Ma mère se refuse à moi, elle m'humilie, je ne dors plus tranquille, je vaudrais moins qu'un animal, la moitié de ses pensées est accaparée par la petite misère muette, une victime obéissante, elle parle, ordonne, récompense selon nous le vide, une existence particulière selon elle, bien distincte de la nôtre car auréolée d'un tour de pitié et d'indulgence, ma mère n'a plus de pitié pour ses enfants, elle aveugle le sentiment, l'appauvrit, le ridiculise, il appartient à la bête, le triste suivant d'une meute disparue, enterrée çà et là, au hasard, derrière les plants de roses et de framboises, à la campagne, au fond d'un sac-poubelle étanche.

Pour elle, le temps de vie des chiens n'excède pas sept ans – l'âge de raison –, ils meurent avant de comprendre ou pour avoir trop compris, elle préfère les femelles, leur trouve une sexualité moins exubérante que celle des mâles, une intimité plus ramassée, aussi bien dans l'attitude que dans la morphologie, détectable cependant par des tétons mouillés, très enflés de désir, frustrés par des stérilisations abusives, incapables d'empêcher les troubles, les bouffées fiévreuses, les tensions.

L'activité existe mais elle est mutilée à sa base, une chose s'amorce puis s'arrête, contrée, le corps est assailli par une nature qui reprend ses droits sur la chirurgie, ces chiennes-là sont prises une fois l'an de folies revenantes, se frottant à n'importe quelle forme dure pour s'alléger d'un picotement ; ma mère laisse faire, sur sa jambe, sur la jambe du père, sur l'accoudoir du canapé.

La peau du ventre est détendue par des grossesses nerveuses, des poches à réduire sous anesthésie, le chiot se répand dans un liquide de rêve et d'imaginaire, d'eau et de sucs, il est inondé, privé de tête et de petit nom, il se manifeste sans se concrétiser, sa réalité est précaire, je suis aussi dans la poche de ces mères en danger, à la fois vrai et à côté de moi, fragile comme une poudre au vent.

Les chiennes de ma mère se suicident, soit en cachette sous forme de maladies, de poussées somatiques, kystes, eczéma géant, obésité, soit à découvert, se jetant sous les roues d'un camion, enfuies de la maison, du sort et du rôle rigide que leur attribue ma mère. Dans tous les cas, elles s'abrègent par harcèlement.

C'est avec l'animal que je l'ai vue, elle partageait un rite sans m'y inviter, elle opérait, me trompant avec sa bête soudain chargée d'une connaissance, d'un pouvoir, une investiture, le comble de ma quête, de mes fouilles minutieuses, la réponse aux questions, la cause de ma raison d'être et d'être malade. Le chien contre l'enfant : la faillite du monde et du bon sens. Elles se roulaient sur l'anomalie du jardin, la fausse petite tombe, vierge, naturelle, composée d'épines, d'herbes sèches, une trace plus végétale qu'humaine, un sarcophage piquant aux dimensions d'une femme allongée, les chevilles scellées l'une à l'autre, prisonnières d'un habit de sirène.

Elles se vautraient, s'éventraient sur la tombe, l'une parce qu'elle y avait enterré un os, l'autre sa mémoire. Indécente, infantine, ma mère retrouvait sa voix atone, chuchotée, de petite taille, sans coffre ni résonance, « je suis là, je suis là, je suis là », répétait une fillette, je l'imaginai près d'un être à l'agonie et me mis à trembler, c'est moi qu'elle veillerait un jour. Le sentiment du tragique est renforcé quand il enveloppe et possède la voix d'un enfant, la mort chante, gazouille sur des lèvres de guimauve. « Je suis là, je suis là, je suis là », assenait-elle à sa conscience, elle se persuadait d'être à temps plein à ce moment précis, d'occuper son esprit, de s'appartenir, de savoir l'utilité de son acte, le symbole de sa posture sur l'herbe, les bras écartés, les poings durcis, prêts à frapper. Elle ne s'adressait pas au chien mais à la terre, une nourrice extravagante, son cadre de vie, elle ne m'appelait pas mais implorait une cible, un éblouissement, une famille dans la famille, autre, des parents de sable, un profil vague dans l'épaisseur de la lumière, ce n'était pas mon père mis en cause mais un lien différent, jamais pratiqué, vrai et écarté de nous, pas les sœurs non plus, mais le cœur du sol, ses battements, son sacré, l'écorce insondable, fissurée, implosive, un brasier.

Elle était couchée sur le dos, mon regard était suspendu, effaré, au-dessus du jardin, j'étais le hibou aux paupières rapides balayant les yeux en lutte avec le départ de la nuit, et la dictature du sommeil, j'observais, je perçais, j'approvisionnais mon savoir ; elle cognait, giflait la terre, elle lui réglait son compte par des cris et des coups, des reproches inaudibles ; elle frappait le lieu de sa naissance et par anticipation celui de son refuge, de sa paix définitive, son landau et son cercueil, la lande fertile et le terreau mortuaire, la nature qui prête puis reprend.

Ma mère rudoyait la terre, mais plus encore, elle battait son destin, la fuite du destin, son manque de destin, sa vie sous menottes, son élan sans cesse arrêté par l'ombre, une retenue, une composante du temps, une totale abstraction. Elle frappait son espace clos, l'obsession, un espace très ouvert en fait, de la tête, des poings, des mots, des grimaces, pleurant, s'énervant, elle s'acharnait à juger ce qu'on ne peut se représenter : l'origine, la racine.

Elle était sur le secret, pour et contre lui, en guerre et en péril, assoiffée, elle communiquait par ces moyens-là, de la peau aux graviers, de la voix au silence, des nerfs aux

éboulis de pierres, des tendons aux filaments, de son corps à la corpulence de la terre, de sa chair à la matière, du flux du sang au nuage de poussière, de sa personne, de sa différence à son pays natal.

Elle répétait : « Je suis là, je suis là, je suis là. » Elle communiquait directement, sans strate de gêne, de timidité, elle était enfin en dedans, à la base de la parole, furieuse de désir, voulant se nicher sous la terre qui l'avait portée puis rejetée pour qu'elle se mesure au monde, se frotte, s'additionne, devienne un point du peuple, une participante. Ma mère avait fait tout le contraire, elle s'était soustraite, elle s'enlevait et enlevait aux gens par son manque de convivialité, familiale, urbaine, de voisinage. Elle était contre, en dégradation constante d'attentions, d'intérêt, de sentiments envers autrui ; seul le chien gagnait son regard, son souffle, son odeur, sa présence, une motivation.

Elle voulait s'enterrer, se réapproprier, occuper cette petite tombe d'herbes séchées, ne plus être la mère, responsable, faiseuse, l'accoucheuse, elle voulait hanter les siens par son absence pleine et non par une demi-présence, physique, évidente, complexe et difficile pour des enfants en demande. Elle voulait se transformer, se mêler, être un spectre supplémentaire, une deuxième voix, s'ajouter à son obsession, en découler, jouer de l'infini, à cheval sur une ligne d'horizon, bras dessus bras dessous avec son manque pour enfin le saisir, le cerner, le dévisager et se jeter au bout du couloir vertical, la fosse d'un puits, d'un sexe, d'un ventre, d'une mère, se retrouver en gestation et s'y maintenir, aller en arrière, recommencer sa vie, sursauter et débiter sa mort.

« Je suis là, je suis là, je suis là », aurais-je voulu entendre chuchoter mes nuits d'étouffement et de menaces d'extinction irréversible de souffle, je me quittais, inversant mes priorités, je ne me battais pas mais découvrais dans la lente descente en apnée une forme de plaisir, de sensualité, le défaut d'air augmentait mon appétence, je caressais mes hanches, les prenais à pleines mains, je remontais le ventre, le torse, le décolleté, je soulevais un corps et restais inerte, je faisais trembler des membres et constatais mon immobilité, c'est le corps d'une femme que je prenais, il me semblait si léger, une plume, une jeune fille, j'allais l'occuper, la faire mienne. Au lieu d'appeler au secours, je cherchais l'air dans la jouissance, difficile car trop coupée de l'objet des rêves.

Je m'étouffais. Je suffoquais de l'absence d'air, du vide maternel. Elle n'était pas là à ce moment précis, elle me laissait en vrac sur mon plaisir trafiqué, impuissant, elle n'était pas dans mes bras, je me possédais par l'étreinte, j'opérais le tour de moi, elle n'était pas penchée sur la couche, je perdais ma pompe de Ventoline dans l'obscurité, je me laissais aller à l'agonie.

Elle était à peine dans l'ambulance, ils l'avaient forcée à monter, entraînée par l'élan du brancard, l'urgence des premiers soins, l'affairement des jeunes pompiers qui refermaient les deux portes du coffre à blessés avant qu'elle ne puisse réagir et descendre. Le marchepied relevé, la sirène, les crissements de pneus, le gyrophare l'arrachaient de la terre ferme ; ils l'avaient piégée, elle devait être une mère et assister à ma perte de connaissance progressive, ma première indifférence, je ne la dévorais plus, j'étais bleu. Je n'ai pas senti sa main dans la mienne, son haleine sur mes paupières, ses doigts entre mes cheveux, elle était accroupie, attachée à une poignée, ballottée dans tous les sens, un harnais me retenait par le ventre ; à l'hôpital, on lui fournit un tabouret, siglé, de l'Assistance publique, rond et réglable par un système de levier, un élévateur, elle s'installa près du lit habillé d'une tente à oxygène, ma nouvelle demeure, un ventre de plastique très fin, une feuille de survie, un complet d'air.

Pour le réveil de l'Étouffé, on exigeait la présence d'un membre de la famille ; le choc respiratoire, la flottaison, le dépaysement et le silence émotionnel du lieu s'ajoutaient aux autres traumatismes du demi-coma, il fallait apaiser la rupture du somme, son éclat, et aider l'esprit dans sa reconquête du réel. Elle était à peine là encore, elle assurait une permanence, sans conviction, elle était la bergère d'une seule pièce, la tête filiale, la gardienne de l'œuvre vive.

Je me réveillai avant elle ; écrasée contre le mur, les bras et les jambes relâchés, les cuisses en V, elle pendait de tout son poids, la tête penchée sur le côté gauche dans la trajectoire du cœur, tels un ressort détendu, une poupée de bois malade, mitée, qui s'effrite.

Son enfant, son petit garçon luttait, percé, les veines arrimées à plusieurs tuyaux où circulaient des nourritures liquides, de l'eau, des fortifiants, elle, semblait sans souci, c'est moi qui la veillais, je ne lui connaissais pas d'attitude aussi molle, à la merci d'un bruit : un verre brisé, une tablette, une chaise, un rideau tiré et l'équilibre de la masse endormie rompait. Elle devint fragile, j'aurais pu la surprendre, lui faire peur, la dominer, la tuer. Le sommeil est un crime à moitié accompli, il donne déjà l'image du rien par l'inconsistance des muscles, l'abandon de la conscience ; demeure le souffle, le dernier travers d'un corps qui bat.

Je mourrai à son chevet et lui envie déjà ma mort, elle ne saura qu'en faire, embarrassée, lente et épuisée par inaction, je lui préfère de loin le prêtre, la croix et la prière, j'inventerai un jet d'orgue, l'air de l'extrême-onction.

Le soleil n'inondait jamais la cave, il aurait fallu une inclinaison anormale, une déviance du système, une catastrophe générale. C'était déjà la fin du monde ici, une éventration précise, locale, terrible. L'obscurité était composée, elle existait par elle-même mais s'y ajoutaient la poussière, le charbon, la résine, la mousse, l'humidité qui pourrissait les pierres des murs, l'arcade de l'alcôve. Les causes et les effets des présences et des actes participaient aussi à la noirceur du lieu, en faisant une scène de deuil, une nuit ouverte. Les détenus mouraient de leurs blessures mais aussi d'un défaut de soleil ; les yeux se perçaient à la lumière de l'ampoule, agitée en balancier pour hacher les gestes, les doubler et les rendre plus graves : une fois l'ombre, une fois le blanc, une fois l'ombre, une fois le blanc. Le visage des bourreaux était ainsi brouillé, impossible à saisir, à définir, le va-et-vient aveuglait, créant un déséquilibre chez l'affamé, un tournis, une crise de larmes, une nausée, un retour de bile. Il tombait, las du ballet de questions et de gifles, toujours à moitié éclairé pour renforcer l'hypocrisie. C'était un fait exprès. On ne reconnaissait pas son tortionnaire protégé d'un cercle d'ombre à peine débordé par l'ampoule ; c'était parfois un frère et même son enfant, il valait mieux alors le doute à la certitude, ignorer son lien de chair avec l'horreur.

La lumière devint une arme officielle, plus pointue qu'un couteau, elle amplifiait la ruine des victimes, la volonté des tenants, elle déchirait, poussait à bout, arrachait les aveux et accélérail l'agonie, elle frappait au crâne, à la gorge, à la poitrine, le nerf des hommes en guerre. Les femmes occupaient un coin à part, plus étroit, une niche délimitée par des bûches et du petit bois, puis on mélangeait les deux groupes ; le fatras humain ne bougeait plus, fatigué, atteint, une femme sur un homme, un homme sur une femme, l'envers et l'endroit se perdaient dans la confusion d'une nouvelle figure géométrique, inédite, à angle rond et courbes fuyantes. Les soldats donnaient des coups de botte dans le tas, ils raillaient, retiraient les vêtements, découvraient les sexes, la maigreur, le teint verdâtre. Ils se moquaient, ils expérimentaient, obligeant les détenus à se chevaucher, à augmenter leur douleur, à se perdre l'un dans l'autre, à prolonger l'humiliation, à en être l'auteur forcé ; ils s'en mêlaient et ils violaient, très concentrés, sérieux soudain.

Les prisonniers crachaient au coin puis au ras des murs, le moisi infectait les bronches de certains, en permanence, sans rémission possible, la toux tuait son porteur par un dernier étranglement naturel. C'était plus lent, plus sournois, épargné de torture, le corps devenait le seul bourreau de l'occupé, son traître et sa faiblesse. Ils mouraient d'eux-mêmes, sans coup de grâce, pareils à des mauvaises bêtes, les rebuts de l'abattoir.

C'est le soleil surtout qui manquait, sa chaleur, sa sécheresse, son adhérence directe aux matières, à la peau ; il aurait pansé les plaies, fixé le sang, blanchi les bleus, bandé les crevasses, bouché les trous, les accidents de l'enveloppe, il aurait soigné, caressé le corps, épousé, fait briller les cheveux, il aurait assaini la cave, colmaté les fissures, brûlé la mousse. Il aurait embrassé les fronts et les ventres, réparé les veines, lavé les ongles, il aurait donné un sens à la nuit, un repère aux détenus, la dimension du temps, ses crans et son échelle, il aurait rappelé la vie, son cycle, son jour, sa renaissance.

La vraie lumière, enviée, disparue, était remplacée par cette ampoule libre, pendue à une attache électrique de fil bicolore, une souche rouge, une souche noire, elle ballottait de droite

à gauche, d'avant en arrière, immobile une fois éteinte ; en marche, si elle s'arrêtait, par perte d'élan, une main gantée la repoussait, elle marquait la mesure, la cadence des questions, le rythme des gifles, la musique des larmes. Elle tirait des traits de lumière, vite assombris, rayait la salle, couvrait un petit point du centre, brillait à deux extrémités. Elle allait et venait, donnait et retirait, préparant une surprise à l'ombre, passant à l'acte dans la clarté : un haussement de ton, un geste du poing, un tour de barillet.

Des têtes sans visage, des voix différentes, un regard échappé, des ordres, des sévices appliqués sans aucune trace de regret, ni de dégoût ; c'était aussi cela le plus dur à accepter, les prisonniers semblaient déchargés d'humanité, désossés, occupant juste les rôles d'agent double, d'espion, de résistant capturé, au filet, ils perdaient le don d'émotivité, incapables de provoquer, de déceler chez l'ennemi un mouvement de peine, un sursaut, une prise de conscience, le pardon.

Au début, la proie se protège en entier. Mais au cours de l'assaut, des torsions, sous les piqûres de lame, les brûlures des fouets, les entailles au rasoir, elle s'octroie une permission, une faiblesse, elle lâche une part, la rend faillible, découverte, elle choisit entre les doigts et une joue, une épaule et une chute de reins, elle économise certains endroits de son corps, au détriment des autres, elle trie, sauvegarde, motivée par une dernière illusion. Les mains sont devant le visage, les genoux pliés sont sur le ventre, chacun a sa préférence, sa priorité, un bout du sexe ou les deux oreilles, le flanc ou l'intérieur d'une cuisse. Plus le temps de la torture avance, s'intensifie, plus il est facile et concevable de se défaire d'un membre au profit d'un organe vital. Elle consigne ensuite ses pertes, protège avant tout les yeux, abandonnés en dernier.

On laissait tomber un coude bientôt brisé pour garder une cheville intacte, on ne s'inquiétait pas pour les côtes, elles se remettraient, mais le foie se révélait indispensable, il filtrait, empêchant de se dévorer de l'intérieur avec les toxines de l'extérieur ; s'opérait un troc aussi naturel qu'un échange de billes, de bons procédés, de conseils, d'intérêts réciproques. Le Diable dictait d'autres limites, des cernes de feu et de sang. Les loups scrutaient à travers l'obscurité d'un bois de rêve, chargeaient et dévoraient les yeux grands ouverts.

Les prisonniers gardaient l'espoir de survie, ce n'était plus la vie vraie mais une vie enlevée, privée de son vernis, brute, ils serraient les plaies d'un bout de chemise, de tricot de peau, de revers de pantalon, maintenaient les fractures à l'aide des coupes de bois prévues pour la chaleur, le foyer, le brasier du salon, ils mouillaient le sang avec la salive afin d'éclaircir et de délimiter les contours de la nécrose, de libérer le champ pour une pointe de croûte, une cicatrisation.

Ils refusaient la mort, malades, meurtris, ils n'envisageaient pas la seconde phase du traitement, son aspect fatal, l'élimination ; un travail commencé devait s'achever, personne ne resterait en suspens, on finissait l'histoire, la situation, les êtres en présence. Ils ne connaissaient pas l'esprit acharné du soldat en mission, ni sa folie, son exaltation ; continuer jusqu'à la fin, presser, tordre l'humain, le défigurer, le réduire, prendre le droit de le tirer vers le bas, de le rendre animal, de le banaliser en chose, en objet, en poussière.

Ils croyaient à la délivrance, aux bruits d'avions qui piquent sur le camp retranché, aux hélicoptères à têtes chercheuses, aux radars, aux mitrailleuses planquées sous les hélices, ils

croyaient au bourdonnement des pales, à l'assaut des forces alliées, dans la cave exigüe, le lieu de l'enfer. Ils avaient l'esprit de sursis, persuadés d'une levée d'armes, d'un accord national, d'une trêve dans le combat. Ces détenus-là supportaient les faibles, les très atteints, ils encadraient leur sommeil, souvent une inconscience partielle ou totale, une agonie dont ils refusaient les signes évidents : discontinuité du souffle, hémorragie, révulsion. Ils massaient à tour de rôle les dos, les poitrines, les tempes, fondus au désir de ressusciter, de ranimer l'ami, de le voir exister encore un instant, de l'empêcher de partir et d'augmenter la solitude des autres, ses partenaires de geôle.

Chaque détenu craignait de rester au bout du carnage, de résister, d'être le dernier survivant. Terrible de penser à cela, un cauchemar s'ajoutait au cauchemar, la mort en devenait encore plus grave et solitaire, ce rescapé était deux fois condamné : à être le seul témoin de lui-même, son ange et son démon, son prêtre et sa misère. Incarner la souffrance au chevet de la souffrance, le règne, l'empire de la peur de la peur.

Il aura les murs, le bois, l'humidité, l'ampoule, les fils électriques, l'alcôve et le bureau pour compagnie, il occupera tout l'espace, il sera très présent, comme liquide, imposant, dispersé, et l'espace l'engloutira.

L'important n'était plus de se faire tuer, il était là pour ça, il connaissait la raison de sa présence, la dernière, la logique des sévices.

Rien n'était naturel, les soldats avaient détourné les corps de leur voie, scindant les parties en deux ou en plusieurs morceaux, ils développaient une méthode, la remplaçaient, l'extinction n'était plus fortuite mais programmée par des tiers, des ennemis, des hommes bouchers. Toujours contraire à la douceur, à la délivrance aussi, prolongeant le drame dans ses conditions, son attente, la mort retirait au futur désincarné la chance de s'éteindre à petits pas, en phase avec la vie, en sujet du hasard. Il partait l'esprit lourd, incapable de confier ses fonds au bourreau, de lui demander une prière, un mot ; ils ne se comprenaient pas, l'un donnait sa vie, par force, l'autre l'extrayait par manie, sans en mesurer l'importance. Il partait avec ses secrets, ses remords, ses rêves, sa révolte, sa haine bien amorcée, interdit de paradis car escorté d'un désir de vengeance, bardé de vœux et d'images non pieuses, de tueries, de peaux abîmées à la hache, aux acides. Son esprit était prêt au crime, accoutumé, obtus au pardon, à la pitié, à la reconquête de l'humain : il maudissait son prochain. Les barrières ôtées, la folie se déverrouillait, lâchée telle une bête trop longtemps séquestrée ; mise à l'air, elle se déroulait sur la lumière, la sienne, un brûlot ardent, une onde qui aveugle ; elle se réactivait, se pâmait, cinglée par le vent des défaites et des humiliations successives, elle partait en guerre, prenait le relais, maîtrisant la somme de ses forces, les assauts de sa violence avant son massacre virtuel. Le ciel recevrait un forçat, un chien trempé de rage, porté par la grâce aux pieds du Divin.

Le dernier survivant, l'homme isolé, à part, l'existant précaire était chargé d'espoirs à un instant précis, détaché, noirci sur la ligne du temps en segment, un nœud d'oubli, d'écart, d'irréel ; il ne savait plus, sa mémoire, son regard, sa capacité d'analyse suspendus offraient un répit, une zone aveugle. C'était une fuite, une séparation, une méprise. Il retrouvait l'humour, la confiance, des bribes de joie, les premières pertes du caractère, ses qualités. Les réminiscences, brèves, annonçaient le comble du malheur, son point culminant, elles séchaient l'atmosphère, la cave, les pensées, l'expérience. Il avait résisté aux étapes

éliminatoires, gagné sur le danger une deuxième enveloppe, une invulnérabilité limitée, une cotte d'acier brute, pleine, sans maille ; il était au-delà des violences, des pressions, de la maladie, revenu des interrogatoires, de la balle solitaire, du coup du lapin. En sursis, en vie, il devint l'agent indispensable au plaisir des soldats, l'indice de référence, l'homme de fer et de glace, le héros du bouquet final ; sa disparition devint une enchère puis une surenchère, ils pariaient sur sa viabilité, sa résistance, elle donnait aussi un élan à l'invention sadique, à la finesse des tortures, au toucher des boxeurs, au claquement du fouet. Pour lui, ce serait toujours plus fort, plus dur, plus marqué, plus continu, plus pervers, plus hilarant. Le dernier homme faisait honneur aux ordres, aux actes, à la guerre : il incarnait à lui seul l'âme des détenus, le noyau du combat.

Sa mort était impossible à ce moment-là, elle était déplacée, participant à l'erreur du monde, à la contre-vérité ; il avait survécu à tout, il fallait l'épargner, avoir un geste, un mot, ouvrir les grilles et laisser filer, sa présence était un signe, une faveur, une ineptie à sauver. Les sursauts de la vie antérieure au chaos, à la cave, lui donnaient des plans, des échafaudages, des traces de rêves, l'imagination revenait avec la tendresse, il se berçait, dans les bras de sa mère, de sa femme, dans ses propres bras en fait, il souriait lors de son sommeil, gagnait un nouveau repos, plus long, plus profond.

Les soldats assistaient à sa perte de contrôle, ils l'espionnaient, c'était leur plus grand crime, d'une brutalité sourde et rentrée : ils profitaient du silence pour se pâmer. On bordait le lit de la victime trompée par une sollicitude prometteuse : ils le relâcheraient, c'était sûr. Ils ne le touchaient pas et l'achevaient pourtant, profitant de l'inattention, de la perte de vigilance, du retrait de soi, d'une certaine confiance juvénile.

Ils violaient par le regard, la curiosité, par des rires aussi puissants que l'impact de la balle sur la tempe.

Le détenu rêvait au visage de la femme aimée, ne distinguant plus trop ses traits, altérés par des heures de peine, par la distance du lieu, du temps, des événements ; la souffrance modifiait le souvenir, elle le forçait ou le pâlisait selon l'ampleur, la régularité des maux et de la tristesse. Il entendait la voix de sa mère qui appelle, rassure et nourrit, la cloche du goûter, il sentait l'odeur du pain perdu, du chocolat chaud, des tartines grillées, il reconnaissait ses frères, ses sœurs, se rappelait les jeux, les noms de code, les frayeurs minimes de l'enfance. Il serrait les poings, coinçait ses mains entre ses cuisses, se souvenant des caresses d'avant la guerre, la volupté, son corps robuste, protecteur, son jeune enfant, la peau de lait, soignée, entretenue, les costumes, les fourrures, le bruit des escarpins sur le trottoir, les soufflets du bus, la pluie sur les joues, les pas dans l'escalier, les clés dans la serrure, les gourmettes, les colliers, le parfum, la soie, contre les chaînes, la toile rêche, la saleté, l'habit de détention.

Il faisait le dos rond, ressuscitait l'été, les vacances, l'air libre et sain, la cassure d'une vague, sa force ridicule, il se souvenait d'une épine d'oursin dans la plante des pieds, de l'huile, de la pince à épiler, de l'opération, du grain de sable sous la paupière, de sa gêne, du coup de soleil, des crèmes, des remèdes, de la cloque, de la brûlure, des dartres, du râteau sur le nez, de la soif, des fringales vite apaisées, du premier cheveu blanc ; il ramenait les petits accidents sur la scène, il souriait du manque de discernement, de l'exagération des entraves du quotidien, ses écorces, ses impairs, son défaut, sa douce tragédie. Il regagnait un état de

tranquillité, d'ultime paix, un élan de vérité ; porté par le songe, il redécouvrait le sens de la vie, sa véritable fragilité, ses peines jadis réduites en coquetteries passagères, que provoquent un retard, un bleu, un oubli, une égratignure. Désormais, il savait, le mal, sa racine, ses effets, la douleur. Cette élévation aurait pu ricocher, se répandre et servir les soldats ; révélé à lui-même, le prisonnier, le dernier survivant devenait une science, un don, un enseignement. Ils auraient appris à renoncer aux armes, à la violence, à la guerre, à quitter l'uniforme, la force vêtue, à ouvrir les portes, les fenêtres et suspendre les cris, le gâchis, le processus, la faillite des anges. Ils auraient eu alors un geste, un sursaut d'humanisme bénéfique à l'homme, le fruit tendre du combat qui pouvait émerveiller, magnifier la bande des bourreaux.

Ils auraient engagé une action au nom de la liberté, le concept trahi, enfin appliqué, rendu soudain concret et très utile, bouleversant le cours du combat, ils retourneraient en arrière, avant la guerre, dans la lande des civils, avant l'histoire et l'expérience de la violence, à la lisière de la paix des terres, du ciel, des sous-sols ; pour sauver le dernier homme, il aurait fallu recalculer la scène, déplacer la situation, appartenir à une autre espèce, s'imaginer ; la réalité n'offrait aucune issue, pas de fraîcheur, juste des encoches sur le mur, un ruissellement, des petits trous cernés de pièges à rat.

Les femmes n'étaient jamais les dernières survivantes, trop fragiles, étrangères à la force, dépouillées ; sans instinct de survie, le moteur et l'orgueil du rescapé, elles se laissaient mourir, se donnaient, préférant l'abandon à la lutte, la capitulation à l'arrogance, horrifiées par le carnage, le viol des chairs, lucides et impatientes, elles quémandaient le coup final, la mise à sac, les termes des mauvais chemins ; une seule résista, une jeune mère, malgré elle, maintenue, isolée, sortie de la cave puis jetée une seconde fois.

Les femmes n'avaient pas l'esprit de vengeance, le sens de la reconquête, de l'appropriation du drame, de l'événement retourné, ramené à l'avantage des détenus ; elles ne croyaient pas à une autre situation, les camps ne pouvaient changer, s'échanger, victimes et bourreaux conservaient leur place, presque habitués à gémir, à frapper, à s'éteindre.

Elles ne désiraient pas tuer, faire payer, punir, elles ne ressentaient pas l'urgence d'une justice, encore violente, expéditive, impartiale, elles en étaient incapables, fidèles à la douceur, au bon sens, à l'esprit de sacrifice aussi ; passives, elles n'envisageaient pas une reprise du combat à leur compte, une riposte dont elles seraient les lapideurs, elles ne pouvaient posséder un corps, s'approprier une chair, un visage, brider puis défaire une existence, trouer ou strier une peau d'un vol cinglant de lanières en cuir, elles ne pouvaient s'armer, elles ne se sentaient pas de droit sur la personne, l'identité, elles connaissaient trop la douleur. Elles n'avaient pas cet état d'esprit hors limite, une folie qui s'exerçait au-delà de l'extravagance d'un essai, de l'accident, le meurtre se répétait, tous les jours, toutes les nuits, pire, l'un n'annulant jamais l'autre, au contraire, il le captivait ; le mal réactivait le mal, la peine triplait, il valait mieux mourir vite, se sauver avant qu'ils n'aient la main, l'ennui, la banalité du crime.

Certaines montaient aux étages, dans les chambres, pour le plaisir des soldats. Elles quittaient la cave et happées par la vraie lumière, elles découvraient les parties hautes de la maison, la vie normale, son escalier, ses meubles, son parquet, son odeur, la vue des fenêtres sur le jardin calme et fleuri qui excluait toute idée de drame, de tortures, de génocide. On les exécutait juste après l'acte, on punissait l'objet du désir, l'assaillante, le trouble des esprits. Ils faisaient disparaître leurs faiblesses, l'envie, l'excitation, la fascination pour l'ennemi, puis réajustaient le pantalon, la veste, l'uniforme, le cache-misère.

Une femme resta plusieurs mois, elle montait, descendait, elle remontait, redescendait, attachée à la volonté d'un officier, elle était l'exception, la particularité dans les rapports de force ; l'officier prolongerait sa vie, sa captivité, l'humiliation, malgré les ordres, la charte, les pressions des autres, la devise de ne pas s'attarder, de ne prendre qu'une seule fois la même personne, de s'interdire le sentiment d'amour et de pitié. L'officier transgressait, il s'arrangerait. Elle tomba enceinte, il promit de protéger sa grossesse, d'attendre l'enfant de la geôle, le terme de sa gestation, la fin de sa vie à elle, on l'exécuterait juste après l'accouchement, c'était la seconde promesse, faite aux soldats, son engagement d'officier, son honneur d'homme en guerre. Elle n'eut pas le temps d'étreindre sa fille, de la serrer contre son ventre, sa gangue d'origine, de la sentir, de l'effleurer, de vérifier ses contours, son exactitude, sa nature ; l'enfant fut aussitôt arrachée à sa génitrice, par un cordon rompu, un geste brusque, un retrait, un enlèvement immoral, une part d'elle-même mourait de façon spectaculaire car instantanée, un membre engageait sa décomposition, à la fois hors d'elle et à l'intérieur : son cœur, sa raison d'exister, ses entrailles. Elle était déjà morte avant la décharge du barillet, un tour complet qui assurait l'extinction de la cible ; à peine rétablie, les cuisses encore ouvertes, immobilisées par la poussée, nue, le souffle rare, on l'achevait dans l'épuisement. L'effort lui avait donné une beauté inconsciente, elle était presque illuminée.

Elle fut enterrée seule, dans sa propre tombe – son lit – creusée, choisie, comblée, marquée, sans dalle ni pierre, détectable par son rectangle frais, le caisson d'une jeune femme, puis par ses herbes folles, sèches, son refus de s'ornier et de fleurir.

L'officier garda l'enfant, on ignorait ses motifs, hésitant entre la compassion et le sens des responsabilités, mais on n'en parlait pas. Longtemps, des cris de nourrisson couvrirent des cris d'agonie, suivis d'un long silence.

Arrivait la phase finale, il fallait débarrasser le plancher, laisser la place aux nouveaux arrivants, des pensionnaires, en fin de mission, au bout de la marche, bientôt parqués dans une porcherie dangereuse où le fouet, le pistolet et le poignard remplaçaient le crochet, la hache, le couteau plat et large, l'instrument à émincer. Il fallait partir, disparaître, s'éclipser, c'était une obligation et, plus encore, un devoir, le dernier survivant avait la tâche de mourir, sa fonction était de céder à son manque d'éternité humaine, de rejoindre la vie invisible, sans amour, sans histoire, le néant de la putréfaction avant la légèreté de la poussière, une sciure de bois mélangée.

Les soldats se pressaient, ils enlevaient le dernier espoir, une ligne de flottaison, au dernier prisonnier, annulant toute possibilité d'évasion miraculeuse, de délivrance ; le rêve quittait son client forcé de s'effacer du monde réduit à une petite cave partagée en deux par son alcôve et son tas de charbon, la démarcation inutile, un rappel de sa solitude. L'idée de la mort imminente impliquait l'idée du manque, sa force, son courage, sa ténacité avaient baigné, débordé sur le lieu, sur ses murs et son sol nu, devoir le quitter le fit pleurer : il s'abandonnait. L'endroit devient soi ou carquette de soi, on s'attache à l'espace que cerne le temps, bon ou mauvais, on s'y attarde, il est plein, réel, dur, il s'oppose à la friabilité de la disparition, l'évaporée qu'on ne peut ni saisir ni battre.

Les corps s'entassaient sous la bâche – une tente en toile militaire – d'un camion à bestiaux composé d'une cabine de conducteur, d'un coffre ouvert plus long que large, cerclé à demi par six anneaux d'acier prévus pour les pans de toile posés en vrac. Ils attendaient le dernier survivant, son dernier soupir, pour démarrer, une odeur avait grimpé aux étages, une

bande de vieilles hyènes pendues au lierre, âcre et faisandée, elle saupoudrait le mobilier des chambres, les dessus-de-lit, les serviettes-éponges, les tapis de bain, le linge de nuit.

Debout, sur le coffre décapoté, la malle aux malheureux, prenant garde à ne pas poser le pied sur un ventre, une fesse, un sein, une mollesse, plus par dégoût que par respect, les soldats lançaient les détenus dans le sillage de la vitesse du camion, au hasard, d'une pente, d'une côte, d'un virage, parsemant la campagne de cadavres mâles, de macchabées femelles, de restes et de moitiés, de silhouettes en os et en sang, abîmées, des épouvantails incomplets qui jadis jouaient et riaient dans les champs de blé et de maïs, se cachaient entre les roseaux durs puis les épis secs, sous une mare de coquelicots, à l'abri, mimant le sommeil, la blessure ou la mort sous un soleil de plomb, les cheveux collés de sueur, les genoux égratignés, brunis par le temps de belle saison, saouls de vent et de jeux divinatoires, ils répétaient, ils pressentaient : la pauvreté de la cérémonie, le retour à la nature, le sein de terre.

Et un charnier monté sur quatre roues solides se délestait de ses paquets, sa marchandise, ses invendus.

Il est arrivé dans les bras d'un ambulancier telle une mariée impotente, un martyr en boule, propulsé dans ses dernières forces au seuil de la maison, à notre porte ; ma mère ouvre, elle le regarde, vite, l'identifie à voix basse, elle ne l'embrasse pas, ne lui sourit pas, les traits de son visage, ses mains, son corps entier restent immobiles, elle confirme l'exactitude des informations imprimées sur ses papiers, sur sa feuille de maladie, elle accepte l'hébergement, sans hésiter, elle ne discute pas des modalités financières et temporelles, cela ne se fait pas, dira-t-elle plus tard, on ne compte pas, on subit. Elle est terrassée, perdante sur son propre terrain, voilà la raison de sa soudaine gentillesse et de sa compréhension.

Elle se recule pour qu'ils entrent, sort, revient, elle pose contre le mur de l'entrée un fauteuil roulant, plié, serré par une bride élastique qui retient les deux parties opposées, des faux soufflets, et réduit l'instrument, la prothèse motrice. Il est dans la maison, dans sa maison, elle prend sa valise, minuscule, qu'il tient contre sa poitrine, elle la lui arrache, c'est un geste de vengeance sur son ennemi diminué.

Il est très maigre, un élève se recroqueville dans les bras de son maître, c'est mon double à la sortie des classes, l'écolier solitaire à qui on n'a jamais donné la main, il est fatigué, oppressé, il rêve de lit et de silence pour commencer à s'oublier, son ossature est épaisse, visible, comme radiographiée, elle témoigne d'une condition robuste – un air massif et plein –, d'un passé physique, sportif ou guerrier, d'une force morale, l'alliance du plomb et de l'acier, ses mains agrippent le cou du jeune employé, on dirait une offrande tenue au-dessus de la table du banquet, une noyée repêchée ; il a tout d'un enfant, sa peur, sa gêne, sa posture, mais c'est un vieillard, un rejeton du troisième âge aux mains pâles et veinées, immenses, avec des ongles carrés, propres et limés, des mains d'assassin délicat.

Il est chauve, rasé pour une opération, une cicatrice fraîche cercle son crâne, elle délimite sa circonférence tels un anneau autour de sa planète, une onde en boucle qui suit des pointillés marqués au feutre vert, la couleur des tatouages indélébiles, introduits dans la peau par aiguille, c'est le trajet du scalpel, son itinéraire précis, au centimètre près, sa ligne de coupe ; on distingue le double nylon d'une suture irrégulière, ses points, ses nœuds, ses ratés, ses dépassements, des pattes d'insecte qu'emprisonne la chair du cervelet, on pense à du fil de fer, à ses griffes, à une couronne basse ou trop large tombée de la tête d'un roi déchu, avalée, un cerceau sur une moitié d'œuf, une armature à faire pâlir, un ras-de-crâne.

Dans une semaine, une infirmière viendra, munie d'une pince, de ciseaux, d'une tige pointue, d'un dé à coudre.

Ma mère demande à l'ambulancier de déposer le corps malade sur la banquette du salon rouge, son choix n'est pas fortuit ni utile, il est logique, il participe à l'esprit du décor de cette pièce, aux déclinaisons multiples du rouge sang ; elle a récupéré le lien perdu, l'écorché, le héros de la scène, le sujet vivant au milieu des meubles, des accessoires, des bibelots, des riens inanimés. Le personnage se détache puis se fond, il remplit et complète la couleur dominante, ses progressions, son alternance, reconnaissable ou fragmentée, son exagération en carmin, vermeil et bordeaux, sa nuance en rose très sec, son dérivé en brun orangé, le ton d'une blessure à peine piquée d'une pellicule qu'arrachent les enfants par curiosité, par vice, par ennui, déjà habités par le plaisir de la douleur, du don de mutilation, du refus du parfait,

avec l'orgueil des existences dangereuses, la qualité, le travers de la jeunesse.

Le mourant se ramasse, rapetisse, rassemble tous ses os, crispé, il offre une silhouette encore plus chétive, un bâton de bois puis une courte-paille, dressée sur la banquette, fragile mais menaçante pour son rôle : décider du sort des autres ; le divan est son autel, la table du sacrifice, un cercueil de chambre, ouvert, à accoudoirs, il baisse la tête, chuchote, il veut qu'on lui déplie son fauteuil roulant, le chariot de sa liberté conditionnelle, je pense à un jouet défait, une maquette dont les plans figurent sur une notice à hachures pour les parties à plier, à pointillés pour la découpe, fournie avec les gouaches, les huiles, la colle, les boulons et les charnières : des semelles médicales pour pied bot, des corsets, des broches et des attelles.

Ma mère note les instructions, les consignes hygiéniques, les soins à prodiguer, l'attention particulière, l'effort obligatoire, soudain centré sur un autre que soi, un étranger. Il faudra nettoyer la césure, surveiller la cicatrice, son teint, son évolution, l'adhérence et la fermeté de la peau, alléger, masser la douleur avec une émulsion anesthésiante, un remède contre le travail des fils, leur tiraillement, s'inquiéter d'une noirceur ou d'une humidité, observer l'œdème postopératoire, mesurer le niveau de purulence, crever l'abcès si besoin, désinfecter, il faudra faire courir ses doigts, les obliger, sur le cerceau râpeux, ficelé, boursoufflé, sans avoir peur de la chair ouverte, des images apportées par le vertige du fantasme, s'interdire de penser qu'un rien sépare la main de l'intérieur, qu'il suffirait d'écartier la veine enflée, de tirer sur le premier point pour découvrir le côté rouge de l'humain. Ma mère devra se délester du dégoût, de la nausée, mais aussi de l'indifférence, de la froideur, de sa méchanceté ; chargée d'une responsabilité, elle apprendra la chaleur, l'attention, la délicatesse, la caresse, sa pénurie permanente : elle devra panser, éponger, enduire, soulager, reconforter, se surpasser – mes rêves d'enfant malade. Elle devra enfin se pencher sur ce qu'elle exècre, le corps, sa vulnérabilité, embrasser sa peur, effacer, annuler sa répugnance de l'autre, l'accepter et savoir qu'elle est capable d'aller de la santé à la misère, de la force vers la chute.

L'ambulancier nous laisse un récipient en aluminium, creux, en forme de haricot, à poser sous les fessiers de l'homme, et une mallette de première urgence, un nécessaire où logent des seringues et des fluidifiants de toute sorte, un rouleau de gaze, une plaquette de somnifères, de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés, du mercurochrome, des antalgiques.

L'homme souffre. Un bruit continu, lancinant, allant et venant, l'arrache au sommeil, à la normalité, et le terrorise. Ce bruit annule sa paix, la limpidité de ses journées, de son existence, et agit comme un rappel à l'ordre, une onde de choc qui se rétrécit autour de son impact. L'homme est ailleurs, figé dans sa détonation, sa frappe, ses coups de plomb, de fer, de cuivre. Il ne peut s'en écarter et se construit selon sa forme et sa vitesse. L'homme hurle, pleure, implore.

Il n'a ni tumeur, ni caillot, pas d'anévrisme, pas d'obstruction, sa circulation est fluide, ses artères sont libres, sèches et profondes. La fouille minutieuse du cortex, le frottis, la palpation, le prélèvement de matière grise, son analyse chirurgicale puis microscopique, son contrôle quotidien, le ballet de lumières, ses rayons et ses faisceaux pointés, activés sur la masse cérébrale, sur ses bords blancs et volcaniques, n'ont servi à rien ; la texture, la pression, la physiologie, le contenu de l'appareil, du moteur, sont intacts, sans trace d'ulcération, de nœud, d'accident, les parois sont lisses, elles n'accrochent pas, elles brillent et roulent sous le doigt comme un œil sans paupière, à vif, un calot tendre, offert, bon à croquer.

L'homme a été opéré, ouvert, disséqué, et l'onde de choc s'est enfuie, plus habile que les gants de latex, nerveuse, crépitant tel un court-circuit, impossible à saisir, à définir, absente des schémas, des courbes, vieille de quarante ans, familière, habituée, agile. Une revenante.

Nous avons la même maladie, je suis hanté parfois de bruits, les tempêtes commencent dans mon ventre, les maisons s'effondrent sous mon front, un éboulis, une avalanche renverse mes entrailles, je suis gêné, étouffé, blessé, possédé, en vrac et en révolte, contre mes déchirures intérieures, ce cri de femme, ma proie et mon amie, mon double de torture ; je suis surexposé, explosé et explosif, soumis au ressac puis à la violence des rouleaux d'une mer agitée, au soufre, au souffle, au typhon, rien n'est immobile, des fils frappent les mâts des bateaux à quai, les font gémir, un volet bat la pierre, une hache détruit un abri de bois, un refuge, un être se donne la mort, des bouteilles se brisent à la cave, même au repos mon cœur fait des petits pas, il s'échauffe et ma mère déchire ses draps ; l'héritage est un fracas, injuste, innocenté par le secret, les cachettes, la parole bandée, l'interdiction ; ne pas dire est consentir, ceux qui savent approuvent et contaminent alentour, je suis un meurtrier, l'assassin de ma mère, son enfant.

Il entend tout : la balle retirée de l'emballage, du papier froissé, la cartouche qu'on loge dans son encoche, le dé clic, le grincement de la gâchette, l'amorce, la détonation, puis il revient au point de départ et recommence, l'étui du revolver s'ouvre, sa protection saute, la balle est enfoncée, pleine de poudre, un obus de poche mortel, le chargeur est enclenché, la tête de l'homme devient le mécanisme d'une arme, son verrouillage et ses écrous, la machine en fonctionnement, le barillet fait le tour de la boîte crânienne, s'arrête, distribue la balle, s'en débarrasse.

Des larmes de sang jaillissent, son visage prend la couleur des cadavres de trois jours, on lui tire dedans et non dessus, il est ébranlé, troué, l'organisme s'affole, il veut se séparer, partir, se détacher de son porteur mais la volonté impose aussi le désir de vivre, de persévérer, la peau ne peut s'opposer à l'esprit, elle ne peut que somatiser, stigmatiser, se trompant de chemin, de liquide, de réseau, le sel devient le feu, les globules prennent les yeux, la toux est de pierre, le souffle de cendre, contours d'une existence, irréversibles, ce sont ses traits, son odeur, son toucher, son genre.

Nous installons l'homme sur le fauteuil roulant, il est léger, un sac d'air et d'os, j'ai la main sous l'une de ses épaules, dans le creux et la chaleur de la vieillesse, de la fragilité ; les pieds se calent sur des reposeurs, semblables aux mini-battants des portes serrées – boîte aux lettres, passage à chat et à chien –, carrées, à la mesure des semelles, prévues pour le confort, la fixité de la position, il y prend aussi appui pour dérouler les deux sphères de caoutchouc à la circonférence réduite mais similaire, dans son mouvement rond, à celle d'une roue à eau, d'une hélice aux pales réunies par la vitesse, aux anneaux de gymnastique, à deux entrées de bouches souterraines, renversées.

Il desserre le frein de son vaisseau, un manche plus petit que celui d'une voiture, un levier miniature, il glisse sur le parquet, une nouvelle sensation s'empare de moi, l'invasion de l'hôte contre l'air familial, je me sens proche et lointain, jumeau et différent, un handicapé est dans ma maison, mon territoire, un sujet de connaissance et donc de convoitise, une attraction, occupe le terrain, l'aplanit, par un ballet de roues, de mains, de muscles soudain enflés, d'à-coups, de gestes toujours silencieux.

Un autre malade est arrivé, j'étouffe de moins en moins, je m'efface, je passe le relais, je déplace mon intérêt, l'oriente vers une autre pathologie, un cas rare et pourtant identique au mien par son articulation, son sens, nous souffrons d'une fracture interne, insoumise à la raison, enfouie, bien au-delà des confins de la médecine, des soins, des médicaments, de l'attention inhumaine car trop instrumentalisée : métallique.

Il est agile, muni d'ailes, de réacteurs, d'appareils à propulsion, d'échassiers, malgré sa position basse, il est au-dessus de nous, grandit, il tournoie, accapare l'espace, le violente, l'accélère, révèle les angles, les formes, les obstacles, innove, inaugure et baptise des passages, invisibles, des travées, des rigoles, des pentes, des remontées, une périphérie occulte, un marché noir, une deuxième géographie, une place dans la place. Il valorise le mouvement, le dénature, aidé d'une béquille mécanique qui ne l'amointrit pas mais double sa force, l'anoblit, l'écarte de la pitié, de la curiosité, de l'intérêt marchand qu'on pourrait avoir pour un animal de foire, une déviance. Il participe à la beauté, il est dans le lieu, il le possède, il épouse le sol, l'apprend par cœur, le redessine, il semble le connaître déjà, le couvrir en entier, l'inventer, il pousse les portes avec les genoux, les murs avec les mains, il part au combat, il est en guerre, enrôlé, il devient jeune, magique, saint, en cohésion avec lui-même, il offre une leçon d'habileté, un démenti à sa silhouette friable, âgée, au terme de ses capacités.

Il se dirige vers la baie vitrée de la salle à manger, il vole, glisse, il est aérien, il jette son ancre, s'attache, se raidit, le ciel amorce une passade lumineuse, minime mais suffisante pour dévoiler des yeux en larmes, le battement d'une veine frontale, une branche de corail, sa cicatrice rosit, c'est un témoin sensible, une ligne de peine et de joie, sous haute tension, un indicateur ; il est troublé, il est trahi par son propre organisme, par les reflets de sa peau, les frissons, le teint, la marbrure, les avances des nerfs à cran. Il a regagné sa tour, son mirador, bénéficiaire d'un angle de vue très ouvert, il domine le jardin que son regard balaie, à la manière d'un phare tournant, il s'arrête sur la petite sépulture sauvage, le point d'orgue, l'aimant, le clou du spectacle, il ne la quitte pas des yeux, il s'y introduit à distance, fouille, inquiet de bâcler l'intensité de sa découverte ou de sa reconquête. Il nous exclut de sa confrontation, de ses pensées, il ne dit rien, il est concentré, sérieux, absorbé, pris dans la résurgence, une montée des eaux dangereuse, un filet cousu serré, le piège ; il reste rivé à son observatoire, fait le vide, il nous soustrait de la pièce, de la situation, de son sentiment, il nous annule, ma mère se précipite sur lui, saisit les poignées dorsales du fauteuil, les manettes réservées au marcheur, à l'infirmier, au garde-malade, à l'ami debout qui prend les commandes de l'embarcation à l'insu de son passager. Elle le tourne vers elle, avec vigueur, il pleure, leurs genoux se cognent, elle déteste ce contact, lui aussi, il proteste, se débat, avance, recule, fait crisser ses roues, elle bloque le frein à main, il ne peut rien contre la violence de ma mère qui dit : « Je vous présente mon père. »

Il ne doit pas trop marcher, juste piétiner, afin d'éviter l'embolie, les escarres, les crampes et les fourmis. Il limite ses pas, furtifs, saccadés, un petit trot de vieux cheval, la verticalité est néfaste à son équilibre, il vacille, le sang semble lui monter à la tête, la tension de la boursoufflure augmente, tirée à son maximum, un vrai tendon transformé par l'effort, triplé, elle s'épaissit, rougeoit, les fils de la suture raidissent, la corde d'une harpe, en piteux état, accroche les ongles, fait grincer les dents, les fantômes se réveillent, s'agitent, percent son ouïe, appuient sur la gâchette, il est tenu en joue.

La position assise le maintient dans un état de faiblesse qui confirme la convalescence, accrue par l'appareil roulant, le pot de chambre, les médicaments, la panoplie de l'invalidé, sa première apparence.

Il est venu de la rue en chaussons, porté, rapporté, les pieds nus dans une paire de mules doublées de fausse fourrure, recouvertes de velours. Il dérape sur le parquet, il est diminué sans son fauteuil, plus sûr de ses jambes, de son poids, de sa taille, il hésite, le sol est un étranger, une embuscade, il s'accroche aux meubles, se courbe, se ridiculise, tend une main que ma mère refuse.

Elle ne veut pas le toucher, pas même l'effleurer, il la dégoûte, elle passe en revue, souligne, la peau laiteuse, les taches claires, le duvet blanc, l'air de mourant, les stigmates d'une petite santé qu'aggrave la tonsure intégrale, sa coupe au rasoir, il a les joues creuses, en dedans, l'œil cerné, parfois éteint, en rupture d'étincelles, son corps est sur un fil, encore imprégné des odeurs d'hôpital, compresses d'éther, morphine, désinfectant ; sous les sparadraps qui bâillent, aux saignées des deux bras, gonflent des hématomes, les collerettes élégantes des veines pompées, éreintées, abîmées, durcies, presque vides, ma mère examine ces chocs avec répugnance, prise de rejet et de haine, elle l'enfoncé, elle ne s'occupera pas de lui, elle a menti au jeune ambulancier.

Elle ne veut pas se trahir, doubler sa méchanceté, sa sécheresse, elle refuse le lien, l'attrait, la pitié, un début de connivence, elle se glace, s'emmure contre le sentimentalisme et l'attention positive, elle ne décèle que ses défauts, sa mauvaise vulnérabilité, effrayante car pathologique, ignorant l'autre, la bonne, les larmes permanentes, la volonté de revenir, de connaître les siens, la bouche tendre, l'air misérable, de malade, qui me fait fondre ; je me vois, je me comprends, je me plais.

Elle ne veut pas s'affirmer, se présenter en fille de son père, elle ne veut pas d'un être au-dessus d'elle, à ses commandes, un marionnettiste, une autorité naturelle, légitime et directe, elle refuse la bride, le conseil, la réprimande, le rôle et les attributs des parents, leur sale réputation, elle renie les lois de la génération, leur système, leur logique, elle se dispense du maître et du tuteur, s'en défend, elle est détachée de l'être qui l'a rendue vivante, déteste ce pouvoir précis, de transmission, cet ascendant sur sa personne.

Elle reste dure, suit sa ligne de conduite de près, son prompteur, elle ne passera rien à l'homme pâle et blessé, il a le teint des enfermés, il aurait pu être le fils de notre cave, l'ermite ou le bourreau ; elle l'installe dans le salon rouge, de plain-pied, pour la commodité des gestes, du déplacement, et la correspondance du personnage avec le décor de sang. Le tenir éloigné de sa chambre à coucher, de sa nuit, de son abandon.

Elle rapporte des étages une sorte de lit de camp, une civière de guerre montée sur quatre pieds en bois croisés et articulés, sortie du grenier ou d'une chambre inoccupée, un objet de vieillesse, précaire, dans le prolongement du fauteuil roulant, par son côté triste et poussiéreux, son allure menaçante. Je ne connais pas cet objet, ce lit de blessés et de morts, le pré-brancard, un pliant de toile épaisse, tachée à l'oreiller par deux boutons bruns et pleins. Il dit que cela lui suffit, il s'habitue à la chaise longue, renversée, au meuble de peine, les grincements ne le dérangent pas, il n'entend plus les petites modulations des choses, du sol, des passants, de l'extérieur, seul le fracas l'arrache à sa passivité, le fait se retourner, chercher, appeler ; après la détonation, le silence s'installe.

Il n'a pas besoin d'un vrai lit, il n'en a plus l'usage, c'est inutile dans son cas, déplacé, sa vie ne demande pas réparation, elle est linéaire et sans sueur, économe, paresseuse, en faillite, ses forces se séparent de lui et glissent le long de son corps tels des huiles au soleil, une cire fondue, l'essence de sa peau, de son énergie, le sucre et les sucs, la moelle et la substance ; il somnole le jour dans son fauteuil, porté par ses roues motrices, ses ailes d'angelot, en confiance, à l'abri, au dos de l'obscurité. Il redoute la nuit, ses robes de deuil, ses pièges et son faux velours, l'insécurité, elle amplifie son bruit et le dévie de la paix des songes vers la complexité de la mémoire ouverte, titillée, un réservoir, un nid de mantes religieuses, sa mauvaise conscience se met en chantier, resserre les tours de chagrins ; la nuit fait sauter les verrous de sa raison, concentrée, aux aguets, elle dévalise, pille, saccage, lacère, impuissant, le noctambule se laisse déborder, dévorer, assiégé par l'épaisseur de la lumière.

Il devient fou alors, il bat les formes vides, insulte, crie, il ne s'entend plus. Un vieillard se transforme en enfant cerné par les monstres des contes, il est dans l'histoire, héros et martyr ; il devrait être plus sage mais, retenu en arrière, il ne peut bénéficier de la prescription, un passage qu'ont creusé en sa faveur les années, un trou de souris, il prolonge le combat avec ses invisibles, des femmes dansent au-dessus de son visage, le piétinent, leurs longs cheveux sont du lierre autour du socle de la tête, le cou, sa carotide, sa gorge et son larynx.

Il sort sa pompe de Ventoline, ses pochoirs d'eucalyptus, les broncho-dilatateurs, nous sommes deux poumons jumeaux, un tronc commun, des fibres assemblées, enchevêtrées, dépendantes d'une seule base, une mère fictive, nous relie ; nous développons la maladie, le syndrome ou l'impression, en même temps, par névroses saccadées et similaires. Il fait le frère, je fais la sœur.

Il s'asphyxie, c'est pour cela qu'il refuse de dormir, de se détendre, de s'abandonner, il est à l'intérieur d'un carcan de fer, coulé, il reste un corps autour du corps, une armure en éveil pour ne jamais être un déporté du jour perché dans les wagons de la nuit. La lumière est majeure dans sa vie, elle est le révélateur et la révélation, il sait l'impact de son absence ou de son artifice, il connaît l'angoisse de l'ampoule, du calot, des fils nus, du court-circuit potentiel, du manque de franchise, il souffre de l'extinction des feux, de l'arrêt général, du ralenti des autres, leur baisse de vigilance, la prise de risques ; une veilleuse, un point fixe, inquiétant, une phosphorescence restera toujours un rappel, une mise en accusation, la lumière naturelle en défection est une perte de contrôle, un lâcher de tigres dans une arène minuscule, son aura rétrécie par la peur.

Il ouvre sa valise, déplie ses affaires sur la banquette, du linge de corps, une trousse de toilette, une chemise, un costume, d'après la forme et la taille, enroulé dans du papier de soie, caché, et son chapeau raide, à visière, lui aussi enveloppé ; il extrait de l'infirmerie de poche

une bande de tissu et une seringue, il se fait un garrot puis une intraveineuse, très calme, habitué à l'aiguille plantée dans le bras, droite comme un viseur, le pouce gauche appuie sur le piston, délicat et sec à la fin du geste, l'inoculation.

Il se déshabille devant nous, pas gêné, comme si nous étions le personnel médical, aveugles par habitude, ses veilleurs de chambrée, j'admets son impudeur, on ne se ressemble pas, je ne reconnais pas mes traits, mon corps, chez lui, l'étranger, juste une aisance à la souffrance, un appétit de lubies et d'obsessions, un penchant pour les fantômes et le mal de soi. Il enfle une robe ouverte dans le dos, un habit d'hôpital qui effraie les enfants, il instaure l'état de maladie, le proclame, le revendique par sa tenue, il le porte exprès, pour se faire plaindre, remarquer ou redouter, il provoque.

La tunique percée, de couleur verte, tels les tabliers et les toques en papier des chirurgiens-bouchers, dévoile ses fesses de vieillard, nues. Aucune indécence, le contexte est hospitalier : fauteuil roulant, panoplie de première urgence, piqûre et robe de nuit ; ce sont des fesses de laboratoire, de mannequin d'école, de cours de biologie, pointues et irréelles comme deux ailerons de requin hors de l'eau.

Au milieu de la fente, son double, son empreinte rétrécie, des osselets serrés en ordre croissant ou décroissant selon le départ du décompte, de haut en bas, du bas vers le haut ; des bosses, des enflures sous une peau fine et composée, du papier de verre, froissé, usé, surpiqué de taches, de grains de beauté, de rousseurs, de poils et d'accidents, de lésions, de veines embouteillées, son dos est immense, une table à langer d'enfant ogre, épais malgré la maigreur, il a gardé une charpente dissuasive, intimidante, une épave rongée par le sel, grossie trois fois à la loupe d'un masque de plongée.

Il pose le costume enveloppé, la surprise, sur le dos d'une chaise, accompagné de son chapeau, il les laisse ainsi, couverts, pour plus tard, peut-être contre la poussière et le pouvoir jaunissant du soleil, il enroule un objet dans un mouchoir, puis dans un deuxième mouchoir, il le bande, le ficelle, le fait disparaître au fond d'un tiroir, il fait du bruit sur le bois, il est de plomb, de métal, lourd et important. Il est venu ici pour mourir, arrêter sa course, ses transferts, pour vider sa réserve de souffle et ne plus l'alimenter, désamorcer sa vie, en effacer les signes, les apparitions, ou du moins les dissuader de perdurer, il est arrivé pour se retirer de l'épopée, son destin puni, impossible à fuir, un drap d'écaillés ; l'histoire est définitive, inscrite sur et sous la peau, un parchemin d'événements, l'ontologie, elle s'incruste, se tatoue, se manifeste par des petites négations, évanouissement, tristesse, asphyxie, crise de nerfs, elle ramène au point d'origine et s'inclut non seulement dans le trajet d'un seul homme, mais aussi dans l'humanité entière, en cela elle est terrifiante, elle empêche l'être de s'élever, de se blanchir, de se disculper, elle éteint les pâles lueurs du changement, de l'illusion ; on n'oublie pas ce qu'on est, la terre et le ciment. La maison est sa dernière prison, le verrou final, le cadre de sa très proche dépouille, il atteint la fin de son corps, il le sait, le sent, le souhaite, un accident ou une cause naturelle auront bientôt raison des torsions de son cœur, des aigus de son esprit ; en ménage avec la mort, s'échangeant des saluts discrets avant le baiser fatal, à pleine bouche, il assiste à sa dégradation motrice, sensorielle, des jambes lourdes, un regard à moitié blanc, le vœu de plus en plus présent d'en finir, de ne plus se considérer, de perdre la tête pour de bon. Il a choisi son lieu de pourrissement, cherche son tueur, la maladie, sa fille, moi, il attend. Il a trouvé ici un autre toit, jadis familial, dit-il, un ventre de briques où la paix est menacée par les attaques à la hache et au piolet de ma mère, la sorcière aux seins de fer ; elle le bouscule, le maltraite,

accentue sa différence, son handicap, elle le rabaisse, le désunit de nous, en fait une aspérité, forcément un déclin. Elle le hait. Je le trouve beau, agile, attirant, maître de son fauteuil roulant, un char à voile qui glisse sur la crête de mes rêves.

Elle lui fait bien remarquer sa nouvelle dépendance, le besoin vital de sa progéniture, contre lui, en opposition, elle n'a jamais pitié de l'homme, du père, du malade, aucun de ses trois attributs ne lui fait perdre pied, elle est sur sa terre, plantée, dominante, sans drapeau blanc, en guerre ouverte, chaque détail devient une humiliation, un atout, la prothèse, la tenue, le pot de chambre, la somme des médicaments à ingérer, la nourriture spécifique, elle délègue les tâches, agite juste une boîte d'aiguilles pour l'effroi du bruit, l'annonce de la douleur ; elle est très forte et s'épaissit de plus en plus dans la décision de ne rien laisser paraître, rester d'acier et d'acide, ne pas baisser la garde, s'intoxiquer jusqu'au bout, se venger. Elle lui en veut. J'ignore le contenu de ses griefs, j'admire le contenant, une femme raide au pied de l'escalier qui tend des fils, des entraves à l'homme en vaisseau gris.

Elle ne lui ressemble pas, elle a passé toute sa vie à renier ses traits initiaux, son premier dessin, la marque, l'échafaudage, le poinçon, elle a dévié son physique des lignes de l'hérédité ; échappée du canevas, de la récurrence des airs de famille, mutante et solitaire, sa rage l'a dérobée au visage du père, à son influence, détournée de ses rares souvenirs, des ombres plus ou moins claires, aidée de photos cachées, déchirées puis recollées par souci de conservation et regret passager de n'appartenir et de ne venir de personne, d'être la fille d'un accident, une rature.

Elle est comme le chasseur qui ne rencontre jamais sa bête, son exacte mesure, son équivalence, la raison de sa recherche, son point culminant, il sent son odeur, se retourne mais ne saisit pas son image, trop rapide, un reflet dans le miroir, il sent sa menace continuelle, mis sous surveillance, traqué, animal à son tour, sauvage, à demi perdu ; un frémissement dans les bois, un sifflet, des yeux entre les branches, un galop, un arrêt, des pas de loup, une disparition puis une présence, la bête est là, elle respire, elle a une odeur forte, son souffle est chaud, ses naseaux mouillés, elle guette, elle attend le meilleur moment pour sortir de son trompe-l'œil, pour s'exposer, être face à face, sauter à la gorge du chasseur, le dépecer ou s'affaler après l'éclair du canon de son arme.

C'est une observation très longue, un compromis de toute une vie, un repérage des lieux, de l'ambiance, des pièges à éviter, une connaissance puis une reconnaissance, une longue traque dont on ignore le jour de clôture ; après l'attente, le chemin, les tours de ronde, les feintes et les esquives, le travail de la raison, de l'intelligence, le geste est rapide, un déclic, une ruine de plusieurs années, c'est un moment privilégié mais trop vif pour qu'on l'apprécie, un segment majeur sur le graphique des expériences, une récompense et une privation, le gain et la perte, la définition et l'intérêt du duel.

Ma mère s'est grimée avec sa propre peau, elle s'est inventé un masque sur le masque, une surcouture, un piqué à même le derme, une cagoule de chair et de sang, un camouflé parfait.

Maîtresse de la situation, elle a orienté ses rides, agrandi ses yeux, remodelé sa bouche, allongé son visage, par les mines et la volonté, elle s'est défaite d'elle puis reconstruite avec elle, en gardant sa tignasse brune, épaisse, l'inverse du crâne rasé, des cils et sourcils clairs, de la peau laiteuse du père.

Elle a vissé son corps, déformé le moule d'origine, écartée du premier modèle de la figurine, indépendante, elle n'est plus la reproduction de ses parents, ses ennemis, sa mauvaise fortune, elle est une fugitive, un enfant autonome, une orpheline.

C'est sa première nuit ici, peut-être la dernière de sa vie, il est l'élément rapporté, le trouble fait, l'incohérence supplémentaire, le nœud et la base de la maison, de l'évolution de ses habitants, l'ennui, ajouté ; il dérange, ravive le passé, la fibre des choses, la liaison, le drame, on doit le supprimer, l'endiguer, ma mère prépare l'artillerie, astique ses couteaux et ses rasoirs, les édente, je connais bien ma mégère, mon amour, je décrypte sa façon de regarder, de couvrir toute la scène, de l'envelopper, de chasser, elle est exaspérée, hors d'elle, ailleurs, crispée sur sa nuque, elle n'a qu'à serrer, compter sans relâche, faire bleuir et arrêter les flux, cette mauvaise habitude qu'a le corps de maintenir son porteur malgré lui.

L'écorché du salon rouge, la bête en vrac et en sursis, l'homme précaire a pénétré nos murs pour ne plus en sortir, sûr de son choix, trop faible pour s'achever sans assistance.

Il doit partir, disparaître, s'éclipser, laisser la place aux astres plus lumineux, positifs, il n'est pas le bienvenu, il décuple le malaise. Sa présence est tendue vers l'absence, implore sa couche, sa fixité, ce sera le terme de l'errance, le tourbillon de sirènes, d'ambulances, d'hôpitaux, de maisons de repos, d'internats, de Quartier de Haute Sécurité, ses toits de béton armé, ses guérites.

Malgré l'opération, la faiblesse et le traumatisme qu'elle provoque, malgré l'étrangeté et la blessure du bruit, continu, lancinant, qui agit sur l'aspect chétif du convalescent, un squelette en captivité dans un fourreau dont il n'a pas choisi la couleur – parme tacheté –, je lui trouve, au-delà de sa mauvaise mine, de sa maigreur, une santé forte, robuste, résistante, une vigueur très masculine, une violence inhérente, propre à l'épaisseur de ses membres, à la taille de ses mains, de ses attaches, de ses veines, de sa mâchoire, de son tour de cou à doubles cordes ; il vient de s'épanouir, de se retrouver dans le salon, au milieu des meubles-vestiges, de leur déclinaison, une teinte de chairs abîmées, travaillées. Il est à l'aise, en retour, en possession de lui et soudain de nous, inquiétant, les yeux s'écarquillent, les poings se serrent, la peau a l'air d'enfler, de brûler de l'intérieur, de se travestir avec l'élasticité, la texture d'antan.

Il a repris sa pleine conscience, il cerne son onde, se délimite pour mieux se séparer de nous, s'éloigner, devenir l'ennemi sournois dont je redoute le pouvoir, la maîtrise, la force professionnelle, efficace, il regagne sa jeunesse, sa tragédie : un homme robuste et dangereux, un lutteur et un bourreau, un boucher emporté par l'élan, la fougue, l'excitation malsaine. Il a une violence pointue, tranchante, la violence d'une arme blanche, muette, qui ne se remarque pas, discrète, logeable dans la poche revolver du pantalon, ou sous l'imperméable, elle perce le cœur sans bruit, élégante, presque romantique, elle rappelle aux amants séparés la douleur d'amour, elle commet le meurtre mais ne s'y vautre pas, elle se retire très vite, d'un coup, une rudesse, un geste droit.

Un collier de barbe, un fil conducteur, une lanière piquante et fraîche, blanche, cercle l'ovale de son visage, l'emprisonne, le rend plus viril, plus humain, détonne avec la surface lisse et cirée du crâne poli, bagué d'une alliance chirurgicale dont deux points ont sauté, laissant fuir de la pelote des larmes de sang. Il défait le papier de soie de sa surprise, le costume dissimulé, il prend toutes ses précautions, laisse tomber l'emballage par terre, il ne le ramasse pas, trop illuminé par ce qu'il découvre : un uniforme noir, siglé, décoré de sa

casquette raide, impeccable, comme neuve.

Il l'enfile, sans chemise, à même la peau, il lui va toujours, sa maigreur est enchantée, elle a empêché la ruée du temps sur ses formes, sa corpulence, la prise de poids, les défauts gras, en le creusant elle a maintenu une certaine allure, à la verticale, une illusion.

Ses côtes sont proéminentes, un vrai corset d'os, une armature vivante qui monte et descend de façon irrégulière, elle prend à fond sa respiration, s'arrête, attend, et la relâche, la délivre, la charge d'un sifflement rauque, une gêne, un roulement à billes encrassé. Il a des petits seins plats et granuleux, une chair de poule ronde, ils sont à peine renflés, dessinés, une poitrine de vieille adolescente bossue qui s'est échinée à l'immersion de sa féminité, longue et réfléchie, consciencieuse et appliquée. Il ferme juste trois boutons de sa veste, caresse les insignes, les décorations, ses trophées, sa honte ou son orgueil, c'est selon ; sont brodés sur le tissu les symboles des rangées d'hommes abattus, le nombre d'ongles, de dos, de membres, d'existences broyées, son expérience de guerre, ses victoires et ses devoirs de soldat, son côté monstre, sa vérité, la glu et la résine.

Il tire sur ses manches, se tient très droit, debout, plus rassuré avec cet habit retrouvé, il se regarde dans le miroir, ajuste sa casquette, coiffe enfin le crâne coupé en deux, impressionnant ; il a les pieds nus, ayant abandonné en route la paire de bottes assorties, la valise était trop étroite pour des chaussures hautes, le bras trop faible pour porter, il a fallu faire un choix, un sacrifice ; ses chevilles claquent l'une contre l'autre, j'entends le bruit des talons de bois, sec et autoritaire, il porte sa main à la tempe, salue, à la militaire, hautain, dédaigneux, écarlate, en mal d'ordres, d'exécutions et de mises en scène.

J'ai peur, je suis caché derrière la porte du salon, il n'a rien remarqué, emporté, subjugué par sa nouvelle image, sa noirceur et ses souhaits, ni ma présence, ni mon souffle, les rejets du parquet, de ses lattes fragiles qui exigent la circulation et non l'immobilité prolongée, ma planque, ma position, mes bruits de ventre et de gorge, l'air, rare, qui va et vient, rebondit, s'effiloche et se désorganise, ni ma disparition, les pas dans l'escalier, dans ma chambre, trop haute, sous les toits, à l'abri de la cave, puis dans la salle de bains et encore dans la chambre, une course, un saccage, la fouille nerveuse de l'armoire à linge, du maquillage, les chutes des bâtons de rouge, des crayons à yeux, du mascara, du fond de teint, ma fureur et mon effervescence, les manies d'une coquette, excitée, pressée, saoule en projets, ni mon retour, mon parfum fort, d'alcool et de peau, l'odeur de femme ouverte, impatiente, allumeuse mais aussi transie, mon changement, la diversion, l'autre entaille, la doublure, l'abondance, la charge des deux soudain réunis, enfin soudés, les sœurs siamoises fondues, rassemblées en une seule entité, un clone illégal, contraire aux lois de l'éthique, masculin et féminin, une déviance, une saturation de sexes ajoutés, emmêlés, confondus, hybrides, interdits.

Je me montre, je suis là, je piétine, je m'avance, je cours au massacre, j'ouvre mes bras, mes jambes, me présente, la présente, l'identifie, je me désarme, m'appauvris, laisse la place, je la donne, je danse.

Je suis en chemise de nuit, trop grande, volée à ma mère, blanche et transparente, une sorte de déshabillé plus long que de coutume tombe à mes pieds, balaie le sol, on voit bien mon corps, sa carte de reliefs et de manques, ses ombres et ses aspérités, son étroitesse et son ambiguïté, le parcours visuel est limpide tant la viscosité est fine, une feuille de mousseline, un tamis, une moustiquaire ; se profilent, telles des prises photographiques

voilées, l'encoche de mes aisselles, les salières vides, le nombril mal sectionné, en surplus, le bassin offert, les hanches de danseuse, mes petits attributs rétrécis par l'effroi, féminisés, rentrés, mes deux colonnes motrices. Je le domine sur son fauteuil roulant, sa canne et ses béquilles, dans ma course et mes sauts d'Ange.

Je suis très maquillé, à la va-vite, un clown en feu, un fardeau de poudre et de crème, de brillant et de paillettes, une texture visqueuse sur les lèvres, une bouche collée à ma bouche, une pellicule amoureuse recouvre mon visage, l'invente, le transgresse, j'ai accentué mon teint, je l'ai bruni, embelli, chassant d'une traite le garçon pâle, le fils du lit, l'insomniaque et l'étouffé, je porte une perruque noire, un collage, elle frotte mon dos, m'échauffe, synthétique, une crinière, un scalp volé aux poupées, découpé, collé, trafiqué, un mensonge en plus, un drapeau sombre sur un corps en berne.

Il sort l'objet caché dans les mouchoirs, déroule le tissu, le retire, c'est une arme, un pistolet, brillant, foncé, avec une crosse épaisse, d'homme, mortel, il le charge, devant moi, au nez de ma délicatesse, d'une balle, un obus solitaire, de poudre et de cuivre, un rouage précieux, pointu à son bout, numéroté.

Il passe le canon du tueur sur son corps, écarte sa veste d'officier, presse le cœur, remonte avec les jets du muscle jusqu'à la gorge, appuie, laisse une petite marque ronde, un goulot, un tatouage, une reconnaissance, puis le pointe vers moi, me défie, s'amuse, s'embrouille, il répète : « Tu lui ressembles, tu lui ressembles, tu es elle, tu es elle », il la vise, ne tire pas, il se contente de regarder et raconte. Il l'a tout de suite remarquée, dans la cave, malgré les vêtements déchirés, les traces de coups, la terrible fatigue, ce n'était pas la plus belle, mais la plus présente, elle était encore dans la vie, le corps prêt à recevoir, tendu vers la frappe, volontaire, courageux, très nerveux, en ligaments et en tendons, en bouclier et en défense des autres, rompus, finis ; les gradés avaient la primeur du choix, entre les femmes et les hommes, les simples soldats se contentaient des restes ou s'imposaient l'abstinence, après les journées de questions, les exécutions, le rythme de la guerre, soutenu, renforcé, à chaque moment, son temps d'atrocités, amplifié, dans les murs, hors du ciel, compté sur des doigts sales, arrêté par des traits sur les murs, repéré, puis oublié car irréel, souterrain, inutile, tombé en désuétude : on ne vivait plus, on attendait de mourir.

Ils prenaient aussi les très atteints, sans voix, des loques et des chiffons, à contresens de l'extase, cela les excitait, ils avaient l'impression de raffermir leur position de maître et de bourreau, le sexe devenait une arme subtile, une dague invisible une fois enfouie ; ils ne reprenaient jamais la même personne, c'était une règle absolue, un rituel, une habitude, une farce et une performance, extraire et laisser, abuser et achever, ne pas s'éprendre ni réutiliser, il fallait demeurer neutre ou négatif, en deçà de la pitié et du partage des peines. Il était le chef de file, rapide aux coups, efficace aux aveux, unique et redoutable, il avait la main et les mots, la patience puis la rapidité, l'appétit et l'accoutumance d'un chien doublé d'un vampire, il maîtrisait l'ombre et la lumière, le caché et le révélé, il connaissait les effets, les renforçait, savait ce qu'il pouvait en tirer ; au sommet de la hiérarchie militaire, vite monté en grade, il avait trouvé la maison, abandonnée pour cause de guerre, réquisitionnée, il avait eu l'idée de la cave, du bureau, des clans séparés et réunis, des expériences, des arrivages et des départs, de la séquestration plus ou moins longue, du manque de sommeil, primordial, bénéfique pour l'importance des informations recueillies au long des séances, la peau froide, le regard en noir, fragilisé, la perte de la notion du temps, de l'espace extérieur, ils livraient au quart de

tour, donnaient noms et adresses, jour, heure et lieu des embuscades, des prises et des révoltes, dévoilaient les secrets, les codes, les ramifications du réseau d'écoute, de résistance.

Terroriste, tortionnaire, cruel, inventif, obsessionnel, ses partenaires craignaient sa folle lucidité – froide, droite, accomplissant le devoir, la tâche, le programme, sans en dévier –, son attirance, son absence de honte et de limite, sa nature propre qui ne répondait qu'à ses ordres, ses turbulences : couper, battre, fouetter, hurler, oublier, recommencer ; se nourrir du mal, en avoir conscience et persévérer.

Elle devint l'élue, sa préférée, salie par ce choix, par le contact de son corps, sa mauvaise gentillesse, ses attentions intéressées ; il entretenait sa proie, veillait, allégeait sa frappe, adoucissait la voix, retirait des lanières du fouet, retenait sa main, rapportait des vêtements propres et repassés, des chemises militaires, des coupe-vent, de la viande, du pain frais, de l'eau, il organisait son lieu, après l'alcôve, en un isoloir, une prison dans la prison, une sous-cellule, une niche qui fit d'elle l'ennemie de ses amis, la collaboratrice, la chair et le plaisir, elle devint coupable, accusée par la haine des deux camps, ne pouvant s'arracher au monstre : elle portait son enfant.

Les morts se succédaient, allongés, en boule, au milieu de la cave ou très cachés, les soldats, en gants, les transportaient vers le haut, au-dehors, à l'air libre, ils empestaient vite ; elle, restait, la dernière survivante, le pauvre témoin, la spectatrice.

Il s'enferma en elle, se verrouilla dans une seconde geôle, une femme, un ventre, des plis, des traits, le son d'une voix de plus en plus familière, une alliée ; elle ne descendait plus de la chambre de l'officier vers la cave, ou très rarement, pour un rappel à l'ordre, une tannée, une sale vengeance, retirée du fatras, de la pourriture, soumise à une autre violence, du dégoût permanent, une peine à perpétuité.

Il la lavait, à l'éponge, au linge de toilette puis avec les simples doigts, des baguettes agiles et tendres, celles-là mêmes qui décrochaient les mâchoires et les yeux, les membres intimes et les cheveux ; il brossait les siens, ils étaient longs et noirs, de soie, il massait sa nuque, un seul pinçon aurait suffi, il attrapait sa gorge, elle tenait dans une main, une bourse et un coffret, un oiseau tremblait au fond de sa paume, en prise directe avec l'arme des crimes. Il ne travaillait plus en bas, il l'aimait. Il caressait le dos, les omoplates, le derrière des cuisses, la partie invisible au marcheur, la tendreté, il évitait les zones rapprochées, attenantes au sexe, le bas-ventre, la saillie, il la retournait, à cause du regard, de la bouche, des rictus ; il se brûlait à sa féminité, n'osait pas, s'en inquiétait, concentré sur l'intérieur des mains, l'envers des bras, des poignets, l'autre côté des jambes, des mollets, le talon et la plante des pieds renversée, il survolait les fesses, effrayé, s'arrêtait enfin à la fuite des hanches, maigre, en courbe prononcée, un vertige puis un fracas.

L'homme devint une main gigantesque, un rouleau de perles fines qui soulage et aplanit la peau.

Il la regardait dormir, surveillait son souffle, ses écarts et ses secousses, comme si un danger plus grand que la cave, la guerre, les tortures et les exactions pouvait encore exister, surgir et l'arracher au repos ; il ne la fouilla qu'une seule fois, pour l'enfant, le malheur, le singe et le démon, la vraie malchance ; il avait eu si peur : un bourreau dupé, un boucher en faillite, terrifié par une pureté, sans insolence, un cri inaudible, un foulard rose.

Il revint en guerre, il fallait choisir entre la femme et l'enfant à naître, ma Mère. Il avait promis aux autres officiers, c'était un soldat, avec une parole, un honneur, un code et une fierté.

C'est lui qui tira la balle dans la nuque, juste après l'effort, à même le sol, avant la connaissance de l'enfant, la fille.

Il a creusé sa tombe, au fond du jardin, la nuit de sa disparition, du crime obligé, logique, avant la dégradation du corps, la descente du sang, la mauvaise couleur des morts tués par balle, pour recouvrir l'éclat du visage, le panser, l'oublier, l'air, l'attirance, ruinés, avant la frayeur aussi, le contrecoup, les sourires des soldats, l'irrespect à la nudité, de la mère, de l'amie. Il a creusé avec la pelle et le piolet, contre la terre, l'herbe et les pierres, avec les mains, à la bêche et au seau, rempli, déversé, il a gratté au plus loin, après les racines, vers l'écorce, la braise, à la chaleur, de la mémoire noire.

Il a creusé toute la nuit, défriché, soulevé, arraché, il s'est battu dans la fosse, avec elle, il s'est cogné puis relevé, la tête en sang, abîmée, il répétait son plan de fuite, sa désertion, hurlait, ses comptes, ses atouts, sa fortune, ses gains et ses pertes, sûr de pouvoir racheter la maison, de confier sa fille, de l'y placer, de la revoir avant de devenir fou. Il souffrait de la tête, l'écho de son geste résonnait, il pensa à un petit choc, une bosse, une gêne passagère et non au tambour d'une vie complète.

Une fois l'an, les serpents de mer se redressent à la verticale, en banc réduit et serré, aux jours de ponte ou des amours, ils se tiennent comme des hommes, vers le haut et non à l'oblique, vertébrés, ils dorment, somnolent, s'asphyxient ou chassent, on ne peut le vérifier, ils se laissent déporter par le courant, inversés, secoués, mais restent droits, pendus au plafond de la surface, si légers, aériens et regroupés que le nageur pense à un bloc d'algues, les écarte et se fait mordre.

Nous sommes à l'entrée du jardin, sur le perron, toute la famille est présente, il fait un temps radieux, en haut des trois marches, notre promontoire ; je regarde son fauteuil renversé, une roue tourne encore dans le vide, sans support, libre et gavée de vent. Il n'a pas pu tomber, si agile, habitué. Il est couché sur le ventre en uniforme, la veste est trouée au dos, d'un accroc, un impact, l'entrée, la loge d'une balle, de la taille d'un pouce adulte. Je suis pieds nus mais je n'ai pas froid. Nous ne bougeons plus, hypnotisés par la roue en mouvement, par ses tiges métalliques qui captent les grains de soleil et les projettent en lignes sur les graviers et la pelouse, par son bruit, une feuille de papier bible glissée entre deux élytres.